

8/10

Octobre 1963

N° 10

m e n s u e l



# Brabant

*Tourisme.*





# Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.  
4, RUE SAINT-JEAN  
BRUXELLES 1  
TEL. 13 07 50  
PRIX DU NUMERO : 10 F  
COTISATION : 80 F  
C.C.P. 3357.76  
Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

## SOMMAIRE

- Rendez-vous à... Villers-la-Ville, par M.-A. Duwaerts ... p. 1
- Opheyllissem, par Emile Poumon ... p. 9
- Les noms des rues de Bruxelles : Jean Robie, par E. Op de Beek p. 15
- Victor Hugo à Waterloo, par Théo Fleischman ... p. 19
- La Maison du Roi à Bruxelles, par Pierre Giraud ... p. 22
- Hal-Drogenbos et leur peintre Louis Thévenet, par C. Derie Du Bruncquez ... p. 25
- Saint-Marin à Bruxelles, par M. d. V. ... p. 30
- Bruxelles New Look, par Marcel Hombroeck ... p. 32
- Un musée où l'on retrouve l'âme du Brabant wallon : celui de Villers-la-Ville, par André Leclercq p. 35
- Où sont les bonnes Kermesses d'antan ? par J. Verspecht ... p. 37

Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.  
Les manuscrits ne sont pas rendus.

## NOS COUVERTURES :

Page 1 : Le premier sentier touristique pour cavaliers, reliant la Forêt de Soignes aux ruines de l'abbaye de Villers-la-Ville, a vu se dérouler un rallye très réussi.

(Photo : Les frères Haine.)

Ci-contre : Auderghem. — Exposition du Centenaire : « Généalogie de sainte Anne », Retable de Val-Duchesse. Bois polychromé. — XV<sup>e</sup> siècle — 150 x 100 cm.

(Musée royaux d'Art et d'Histoire. Photo : Marcel Hombroeck.)

BIBLIOTHEQUE PRINCIPALE  
DU PRÉFET WALDON

# LE SENTIER TOURISTIQUE POUR CAVALIERS EST OUVERT!

# RENDEZ-VOUS... VILLERS-LA-VILLE !

**L**E 8 septembre 1963 fera date dans l'histoire touristique de notre Province. Ce jour-là, en effet, fut inauguré le premier sentier touristique pour cavaliers, reliant la Forêt de Soignes aux ruines de l'abbaye de Villers-la-Ville. Grâce en soient immédiatement rendues à toutes et ceux qui nous ont aidé dans cette entreprise délicate, difficile et d'une grande portée pour l'avenir touristique d'une partie impor-

A l'Hôtel des Ruines de Villers-la-Ville, M. Philippe Van Bever, président de la Fédération touristique définit la portée de cette manifestation spectaculaire. A sa gauche, M. Honhon qui représente M. Haulot, commissaire général au Tourisme et à sa droite, M. Cluyse, commissaire de l'arrondissement de Nivelles.







tante de notre Brabant wallon. Et en tout premier lieu à notre Commissaire général, Arthur Haulot, qui en eut l'idée géniale, et qui ne ménagea point ses efforts pour la réaliser; à tous les bourgmestres des communes traversées par ce sentier de qui nous reçumes un appui enthousiaste; à l'Admi-



M. Wielemans, Grand-Maitre de la Chevalerie du Fourquet, prône les vertus de la bière qui permet d'étancher la soif!

nistration des Eaux et Forêts qui voulut bien nous apporter un concours efficace; à la Fédération des Sports Equestres qui nous accorda son généreux patronage; à tous les cercles équestres et cavaliers enfin, grâce à qui ce sentier touristique s'anima sou-

- A gauche, de haut en bas :
- Un important groupe de cavaliers peu après le départ d'Ohain.
  - Un sentier à travers champs.
  - L'animation à Bousval durant la pause, sur la place.

M. Tournay, bourgmestre de Villers-la-Ville, accueille le premier cavalier.



dain, par un temps doux et ensoleillé. Car ils furent nombreux, très nombreux — 130 très exactement —, les cavaliers et cavalières qui rallièrent le rendez-vous matinal à Ohain, dont la très jolie place communale fut, peut-on dire, mise en émoi par les hennissements des chevaux. Il s'y trouva même de très jeunes participants qui donnèrent quelques émotions à leurs parents ce jour-là ! Les sportifs étaient à la fête et la caravane automobile qui se forma à Ohain comprenait une centaine de véhicules.

C'est dire qu'il y eut du monde, beaucoup de monde pour applaudir les participants à notre rallye-cavaliers. Disons d'emblée que tous, cavaliers et spectateurs, vécurent ensemble une excellente journée et que chacun rentra chez soi, le soir, parfaitement heureux.

Mais revenons à Ohain où M. Trachet, bourgmestre, après un bref discours, devait donner le signal du départ. Précédés d'un piqueur dont le cheval, d'un coup de patte, abattit le ruban symbolique, les cavaliers par groupe de dix allaient traverser Couture-Saint-Germain, Ways, Céroux-Mousty, pour descendre vers Baisy-Thy, en franchissant la Calla à gué.

Tout au long du parcours, les sonneurs de cor de chasse de l'Administration des Eaux et Forêts, faisaient résonner les bois et la campagne de leurs joyeuses sonneries et méritèrent ainsi les chaleureux applaudissements d'un public qui ne cessait de grossir au fur et à mesure que l'heure avançait.

Les cors sonnent dès qu'apparaissent les cavaliers.



A Bousval, M. Gossiaux, bourgmestre de la gentille localité, entouré des membres du conseil communal, salua les participants qui se regroupèrent sur la place durant un quart d'heure. Pendant cette courte pause qui fut la bienvenue pour les cavaliers et leurs montures, on trinqua à l'amitié et l'on put constater ainsi avec joie que tout se déroulait normalement, sans le moindre incident.

Le dernier tronçon du parcours s'effectua à travers le bois d'Hez pour aboutir à Villers-la-Ville

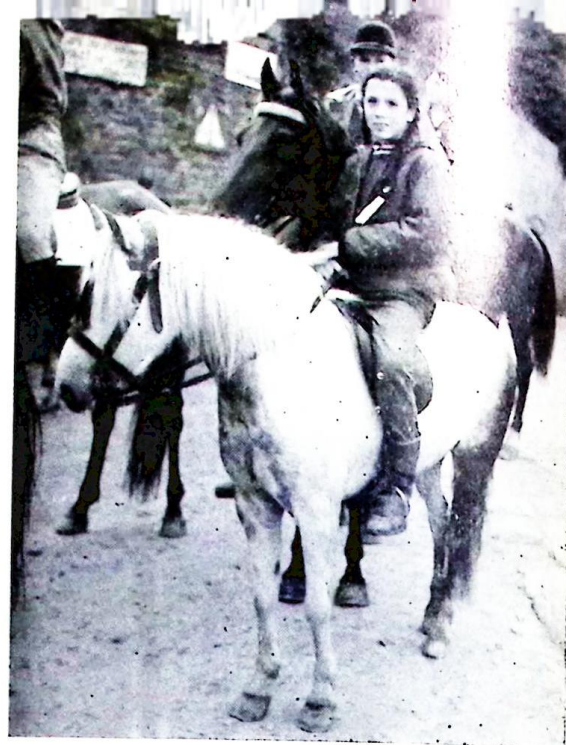
Un passage difficile !







Ce joli débouché est apprécié par les spectateurs.



La plus jeune participante au rallye.

qui, il va de soi, connut ce dimanche-là un record d'affluence.

C'est dans l'Hôtel des Ruines, en voie de restauration, et qui sera ouvert fort probablement au début de l'an prochain, que notre président, le député permanent Philippe Van Bever, accueillit tous nos invités en une très amicale réception, dont l'organisation avait pu être menée à bien grâce à la généreuse contribution de la Chevalerie du Fourquet. La bière se mit à couler à flots car chacun avait soif, d'autant plus soif que le soleil lui aussi dardait des rayons généreux !

Notre président eut des paroles aimables pour tous ceux qui avaient contribué à la parfaite réussite de cette journée. Puis successivement prirent encore la parole, MM. Honhon, représentant notre Commissaire général au Tourisme, retenu à Knokke; Cluyse, commissaire d'arrondissement de Nivelles; Tournay, bourgmestre de Villers-la-Ville; et enfin Léon Wielemans, Grand-Maître de la Chevalerie du Fourquet.

De nombreuses personnalités assistaient également à notre réception, parmi lesquelles citons MM. Liénart et Guebelen de l'Administration des Eaux et Forêts; le chevalier de Menten de Hornes, président de la Fédération des Sports équestres; MM. Malherbe, député permanent;

Lousberg, Grand Chambellan de la Chevalerie du Fourquet; de nombreux bourgmestres et échevins des communes intéressées par notre sentier, etc., etc.

En fin de réception, M. Van Bever remit aux vainqueurs du rallye les différents prix et chacun des participants reçut un souvenir qui lui rappellera longtemps cette chevauchée brabançonne.

Il me reste pour terminer à exprimer nos remerciements particuliers et chaleureux à M. Cox, ingénieur, et à tous ses collaborateurs du Service technique voyer de la Province de Brabant, sans qui ce sentier touristique n'eut point vu le jour... Qu'ils

Une chevauchée... comme on en voit souvent dans un Western.



trouvent ici toute la gentillesse et des cavaliers et la nôtre.

Merci aussi à Touring-Secours qui avait bien voulu envoyer une voiture de dépannage avec un inspecteur comme bon ange gardien de la caravane automobile.

A présent, la parole est aux cavaliers. Que tous ceux qui n'ont pas eu l'occasion de participer à notre rallye apprennent à découvrir l'itinéraire du sentier. Pour les aider, nous donnons sa description dans les pages qui suivent.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

## LES RÉSULTATS DU RALLYE

### 1. — CONCOURS DAMES.

1 <sup>er</sup> prix :	Nicole RASQUINET, Sart-Dames-Avelines — Eperon Nivellois	100
2 <sup>e</sup> prix :	Jacqueline ZEIMES, 228, avenue Grand Champ, Stockel	95
3 <sup>e</sup> prix :	Catou BOUVEL, 118, avenue de la Toison d'Or — Country Riding Club	88
4 <sup>e</sup> prix :	Christiane DEWULF, 36, rue Knapen — Etrier	84
5 <sup>e</sup> prix :	Mireille de BARY, 329, Palmer road, Yonkers, New York — La Cravache	80

### 2. — CONCOURS MESSIEURS.

1 <sup>er</sup> prix :	Michel NUEMAN, 19, rue de l'Aqueduc, Bruxelles 5	99
2 <sup>e</sup> prix :	Raymond LEBLANC, 9, avenue Isidore Gérard — Country Riding Club	95
3 <sup>e</sup> prix :	Roger GENOT, 157, avenue Grand Champ — Country Riding Club	93
4 <sup>e</sup> prix :	M. J. LOGIE, Plancenoit — Eperon Nivellois	93
5 <sup>e</sup> prix :	Léon-Louis BOUVEL, 118, avenue de la Toison d'Or — Country Riding Club	91

## DE BRUXELLES A VILLERS-LA-VILLE

à pied, à cheval, en roadcar ou en voiture

### LE SENTIER CAVALIER.

Pour relier Bruxelles à Villers-la-Ville, nous établissons tout d'abord l'itinéraire du sentier qui permet aux cavaliers de se rendre de l'une de ces villes à l'autre, les itinéraires pour les autres façons de voyager découlant de celui-ci.

Au départ de Bruxelles — ou disons plutôt de la périphérie de la forêt de Soignes — utiliser les sentiers autorisés aux cavaliers et rejoindre la drève de la Ramée. Cette drève a son origine sur la route de Mont-St-Jean à Malines face au débouché sur celle-ci de l'avenue Brassine et son extrémité sur le territoire de La Hulpe au hameau de Gaillemarde, à la ferme de la Ramée.

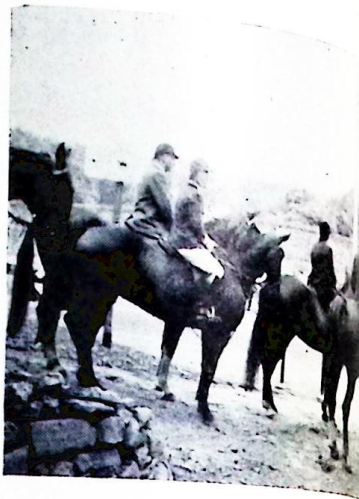
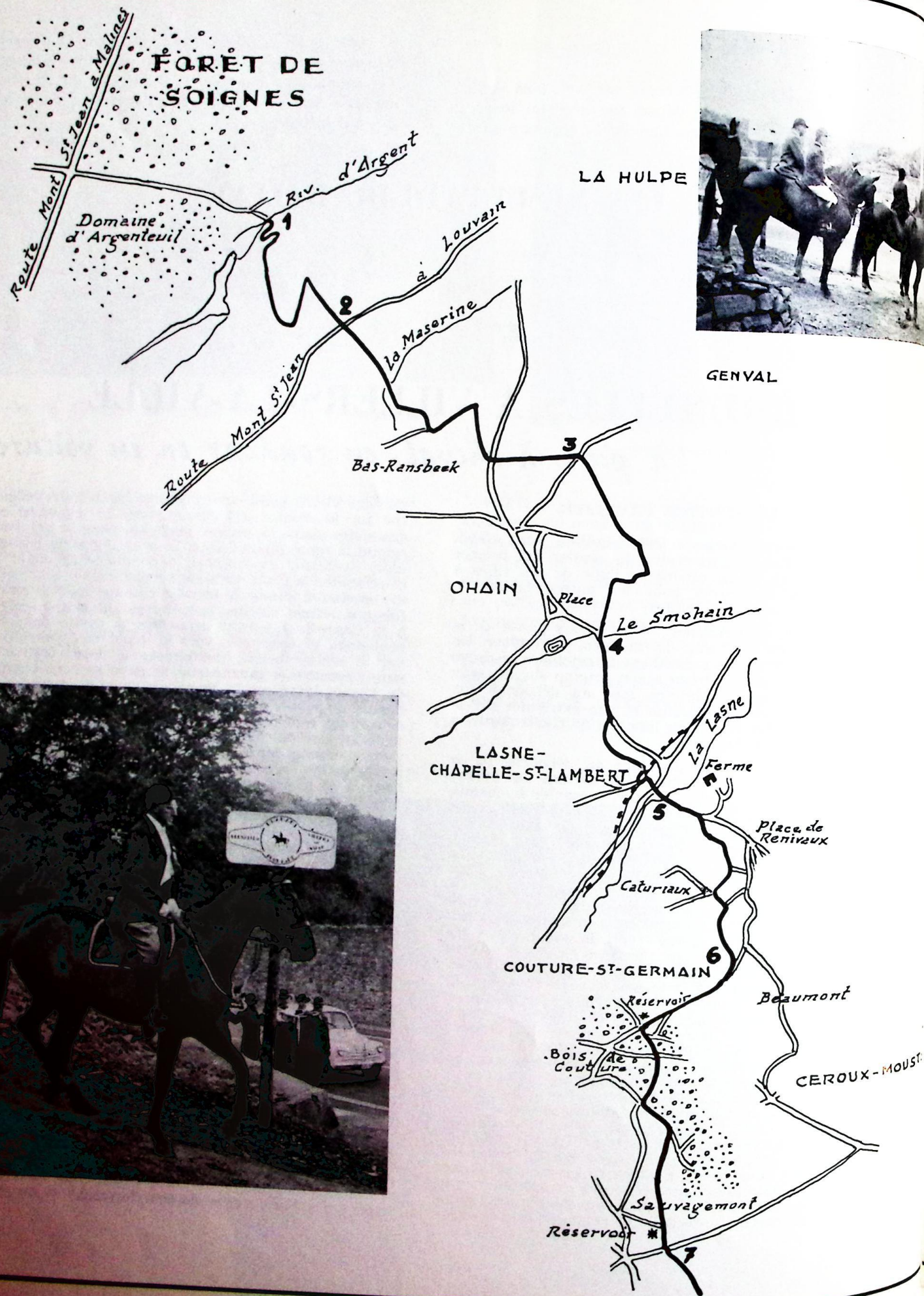
De cette drève, prendre face au débouché de la drève Joséphine sur celle-ci, le chemin du Pachy, descendre vers le fonds des Ails, remonter le chemin du Pachy, puis tourner à gauche vers l'Argentine. S'engager alors dans la première rue à gauche, dite rue du Moulin ou la deuxième, rue Emile Semal, puis la Promenade du Val d'Argent. Rejoindre ainsi l'origine du sentier cavalier au point numéroté I sur la carte annexée. Monter dans le boqueteau le chemin en lacets, arrivé au sommet poursuivre devant soi en longeant le mur de clôture du château jusqu'à la route en béton, remonter vers la gauche, prendre le premier chemin de terre à main gauche à travers les champs jusqu'au carrefour du chemin des Garmilles et de la rue Clément Delpierre, face à l'auberge du Mouton Blanc. Tourner alors à droite et rejoindre le point 2 situé au croisement de la chaussée de Louvain et du chemin des Garmilles. Traverser la chaussée de Louvain, utiliser le chemin du Bois Magonette jusqu'au chemin du Caty, tourner à gauche dans ce chemin, le remonter puis au deuxième chemin à main gauche s'en aller à travers champs. Après 3 à 400 m gauche s'en aller à travers champs. Après 3 à 400 m de terre rencontré, puis à gauche dans le chemin de terre suivant et traverser la route La Hulpe-Ohain, puis la route Genval-Ohain au point 3. Descendre devant soi dans le chemin des Chasseurs, rejoindre la route Ohain-Renipont, prendre à gauche sur cette route sur environ 100 m jusqu'au chemin de Chaubrière, tourner à droite dans ce chemin jusqu'au che-

min des Vieux Amis, suivre celui-ci jusqu'à son débouché sur le chemin d'Odrimont, prendre à gauche et descendre dans la vallée jusqu'au point 4 où l'on rejoint la route Ohain-Lasne. Tourner à gauche, passer alors au-dessus du ruisseau dénommé « Smohain » et remonter la route vers Lasne jusqu'à son sommet; un crochet à droite à travers champs existe toutefois qui permet d'éviter le trajet sur la route. Arrivé à la Chapelle Ste-Anne, s'engager à droite dans le boqueteau et descendre vers le dépôt des tramways par le sentier balisé. Contourner le dépôt des vici-niaux, prendre à gauche sur le pavé vers le centre de Lasne, traverser la place au point 5, passer au-dessus du ruisseau dénommé « La Lasne » et droit devant soi, remonter la rue de la Gendarmerie. Arrivé juste en face de celle-ci, entrer à droite dans une ouverture située dans la haie, à gauche d'une entrée privée peinte en couleur rose, et suivre le sentier. On laisse à sa droite une chapelle, dépassée la première maison sur la droite, descend le sentier vers la droite en épiingle. Remonter jusqu'à la rue des Ornois, arrivé rue de Caturia prendre à droite, plonger vers la vallée et déboucher rue Haute. A remarquer les reproductions en ciment de cerfs, chevreuils, etc., dans la ferme située au croisement des deux rues précitées. Par la rue Haute, vers la droite, rejoindre le carrefour de cette rue et de la rue des Tiennes au point 6. Continuer devant soi dans le prolongement de la rue Haute, descendre dans un chemin creux, rejoindre la vallée. Remonter le chemin de terre et rejoindre le réservoir d'eau du bois de Couture. Prendre à gauche le chemin en terre qui s'enfonce dans le bois et descendre dans la vallée. A l'orée du bois, au carrefour, prendre immédiatement à gauche et longer le bois jusqu'à la ferme du garde. Remonter alors en suivant le chemin de terre vers Sauvagemont et traverser la grand-route près du réservoir surélevé au point 7.

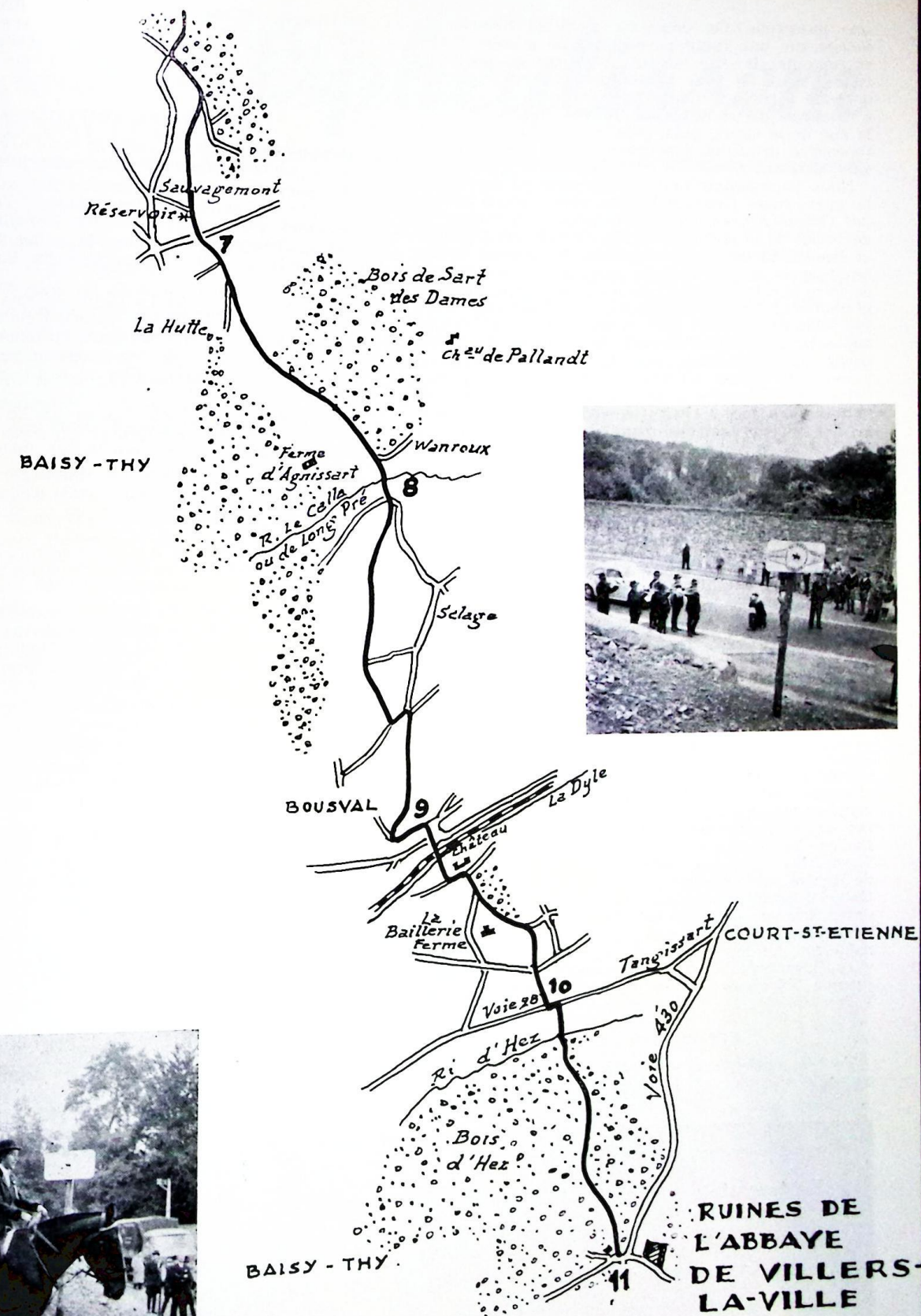
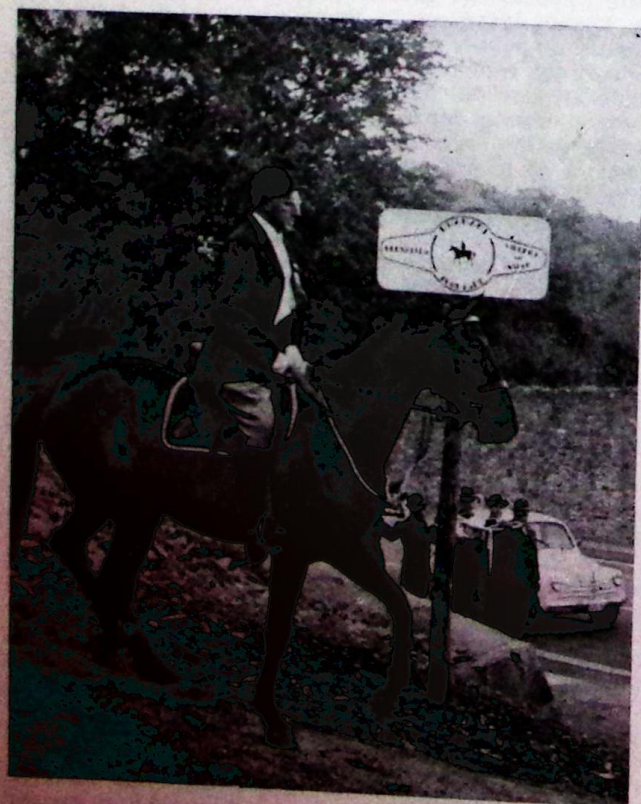
Aller droit devant soi par la rue Achille Fiévez, longer le bois du « Sart des Dames », tourner à gauche près du panneau « chemin interdit », puis immédiatement à droite, longer à gauche une jolie propriété et descendre à la lisière du bois, celle-ci étant à main gauche vers la vallée. On arrive ainsi au ruisseau appelé « la Calla » que l'on traverse selon ses goûts ou ceux de son cheval à gué ou sur



# BRUXELLES



GENVAL





une passerelle. On débouche ainsi au hameau de Sclage sur une route pavée, prendre à main droite et remonter la côte laissant à gauche au-dessus de celle-ci deux ou trois habitations. Suivre le chemin de terre à travers champs, décrire un S et rejoindre à Bousval la rue St-Donat. Tourner à gauche dans la rue de la Croix, puis, près de l'église de Bousval, tourner à droite et déboucher sur la place communale, au point 9.

Nous poursuivons notre promenade en traversant la grand-route Genappe-Wavre. Empruntons la rue des Grands-Arbres, passons le passage à niveau, et au-dessus de la rivière « la Dyle », prenons à gauche la rue du Château, puis à droite à nouveau la rue des Grands Arbres qui se poursuit par un chemin de terre encaissé. Vers le haut de ce chemin, prendre le petit raidillon qui grimpe à droite et débouche dans les champs, passer tout droit à travers ceux-ci, dépasser une petite chapelle et, poursuivant droit devant soi, déboucher sur la voie 28 qui relie le hameau de Tangissart à Baisy-Thy au point 10. Sur cette route, prendre à gauche sur une centaine de mètres, puis, face à l'épicerie, se faufiler dans le petit sentier qui sur la droite plonge très rapidement vers le fond de la vallée où coule le « ry d'Hez ». Traverser ce ruisseau sur une passerelle, prendre vers la gauche, puis à droite, remonter dans le bois d'Hez et, arrivé peu avant les chaînes qui barrent le chemin, rentrer carrément à gauche en sous-bois. Rejoindre par un arc de cercle vers la droite le premier chemin forestier et poursuivant celui-ci pratiquement en ligne droite, arriver au-dessus de la 430, près des Ruines. Prendre le pas pour descendre vers la vallée où coule la « Thyle », la descente étant très glissante sur quelques mètres et l'à pic important.

Vous êtes ainsi arrivé au point 14, terme de votre voyage où vous trouverez, ainsi d'ailleurs que dans les localités traversées, abris pour vos chevaux et auberges pour vous.

#### SENTIER ROAD CAR.

Pour faire la promenade en road car, c'est-à-dire en charrette attelée, il y a lieu de suivre le sentier cavalier sauf entre les points 4 et 6 où il faut emprunter un contournement par les routes existantes et faciles à trouver, c'est-à-dire la route d'Ohain à Lasne, la rue de la Gendarmerie jusqu'à la Place de Renivaux, la route de Cérroux-Mousty et la rue de Caturia. De même entre les points 9 et 11, c'est-à-dire entre Bousval et Villers-la-Ville, il faut emprunter la route que suivent les voitures, c'est-à-dire suivre la route qui, au départ de la rue des Grands Arbres, va vers Villers-la-Ville, rejoindre la voie 28, suivre celle-ci jusqu'à Tangissart, et de là reprendre la 430 vers Villers-la-Ville.

#### SENTIER PIETONS.

Tout le sentier peut se faire à pied. Il est seulement conseillé afin d'éviter des fatigues inutiles de ne pas

courir que certaines parties de l'itinéraire. Les routes sont aisément accessibles aux voitures, et les piétons peuvent donc limiter leur promenade au morceau de sentier situé entre deux ou plusieurs de ces points.

#### ITINERAIRE VOITURES.

Le problème pour les voitures est de rejoindre l'un des 11 points marqués sur l'itinéraire jalonné.

**Le point 1** s'atteint en empruntant au départ de la route de Mont-Saint-Jean-Malines, l'avenue des Chasseurs qui conduit vers le « Domaine d'Argenteuil ». Descendre alors vers la vallée et à Gaillemarde retrouver à la Promenade du Val d'Argent, le point 1.

**Le point 2.** Rejoindre La Hulpe « Trois Colonnes » ou le « Château Cheval » à Waterloo. Suivre la route reliant ces deux points, dénommée Chaussée de Louvain. Près de l'Eglise de Fer retrouver au croisement avec le chemin des Garmilles ou le Chemin du Bois Magonette le point 2.

**Le point 3.** Se rendre à la place dite du « Messenger » à Ohain. Se diriger vers Genval. On croise au point 3 le sentier cavalier.

**Le point 4.** De la place du « Messenger » à Ohain, descendre vers la place Communale d'Ohain, puis au bas de la descente retrouver au « Smohain » le point 4.

**Le point 5.** Se trouve à la place carrefour de Lasne. On y arrive aisément en venant d'Ohain par la route Ohain-Lasne.

**Le point 6.** Le point 6 se trouve au débouché de la rue de Caturia dans la rue Haute. On peut y arriver en empruntant la route de Cérroux-Mousty au départ de la place de Renivaux, prendre la première rue à main droite et rejoindre ainsi le point 6.

**Le point 7.** De Lasne remonter vers Cérroux-Mousty, peu avant d'arriver à ce village prendre vers Ways et rejoindre Sauvagemont au point 7.

**Le point 8.** De Lasne prendre la route vers Cérroux-Mousty et à Cérroux prendre à droite la route vers Bousval, passer devant le Château de Pallandt et arrivé au hameau de Sclage, tourner à droite vers la vallée et rejoindre le point 8 près de « la Calla ».

**Le point 9.** Pour rejoindre Bousval, venir soit par Genappe ou par Wavre et prendre la route Genappe-Wavre, soit par la 430 au départ de Bruxelles, et rejoindre Court-Saint-Etienne puis Bousval.

**Le point 10.** Prendre la 430 au départ de Court-Saint-Etienne vers Villers-la-Ville. Arriver à « la Roche », bifurquer à droite, traverser le hameau de Tangissart, remonter vers Baisy-Thy. Vous rejoignez ainsi le point 10.

**Le point 11.** On arrive à Villers-la-Ville, soit par la 430 en venant, de Court-Saint-Etienne, soit par la route de Bruxelles à Charleroi en prenant après Genappe à Baisy-Thy vers la gauche la route qui mène à Villers-la-Ville.

## VIEUX VILLAGES BRABANÇONS

# Opheyllissem

**P**ARMI les nombreuses initiatives heureuses prises par la Province de Brabant pour amplifier le développement des arts et des lettres, celle, récente, de consacrer toute une demeure historique au service de la Musique et des musiciens mérite d'être mise en exergue. On sait de quelle manière, excellente, les Jeunesses Musicales travaillent à la diffusion des bonnes œuvres parmi la jeunesse. La pratique de cet art incomparable se ralentissant considérablement à la bonne saison, il avait été souvent souhaité que l'activité musicale se prolonge pendant l'été mais cette fois à la campagne. Des expériences concluantes ont eu lieu au cours des dernières années.

A ces jeunes mélomanes avertis, il manquait un gîte digne de les accueillir. On pensa tout naturellement aux vieilles demeures et c'est ainsi que toute une série de concerts fut organisée dans les principaux châteaux brabançons. Tous ceux qui y participèrent en ont gardé le meilleur souvenir. Cette formule excellente devait, pour durer, disposer en permanence d'une vaste demeure facilement

accessible située dans un cadre adéquat. La mise en vente, récente, du château d'Opheyllissem dans la banlieue de Tirlemont était l'occasion inespérée dont surent profiter les autorités provinciales brabançonnaises. Et c'est ainsi que de longues sessions artistiques pourront se dérouler dans ce cadre séduisant et qui est celui qui s'impose pour ce genre de manifestations.

#### UN VILLAGE QUIET

Ce village bucolique, agricole essentiellement, se greffe sur la chaussée de Tirlemont à Hannut. Chose curieuse, la partie la plus peuplée est le hameau de Hampreau où se trouvent l'école et les divers services publics. L'agglomération est fort ancienne comme en témoignent notamment les deux tumuli qu'on y a découverts. Le plus ancien acte citant Opheyllissem est une charte datée du 29 novembre 1011. A cette époque lointaine, le village dépendait du diocèse de Liège et Hampreau relevait de Neerheyllissem qu'il ne quitta qu'au concordat.

*La partie la plus intéressante du château d'Opheyllissem est le gros dôme couvert d'ardoises, et couronné d'une plate-forme entourée d'une balustrade et surmontée d'un paratonnerre qui... servit de hampe au drapeau rouge des allemands le jour de l'armistice (11 novembre 1918).*



En touristes avisés, vous devez posséder nos

**« 31 ITINÉRAIRES EN BRABANT »**

Bureau d'accueil : 2, rue Saint-Jean, Bruxelles. — C.C.P. : 3857.76. — Prix : 25 F (Membres : 20 F).



L'église Saint-Sulpice de Neerheydissem, romane, se compose de trois nefs de quatre travées chacune, de deux croisillons se terminant par une absidiale orientale et d'un chœur à chevet tripartite auparavant à plan carré. Un clocher carré, massif, précède la nef centrale du côté de l'occident. Clocher et nefs sont construits en pierre jaune de Lincet, tandis que le transept et le chœur le sont en quartzite. Pour la couverture, il est fait usage de plafonds plats en bois. L'église, qui a subi peu de transformations, a été restaurée par l'architecte Langerock.



L'église Saint-Martin d'Opheydissem, qui ne compte qu'une nef, est précédée d'une tour surmontée d'une campanile.

L'église Saint-Martin d'Opheydissem, de style néoclassique (1830) ne compte qu'une nef. Son maître-autel, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en marbre de différentes couleurs, servit d'abord d'autel à l'abbé du moutier prémontré qui, pendant plus de six siècles, fut l'institution religieuse dominante de la région. L'abbaye possédait un moulin à huile construit en 1450. Plus tard on le mua en moulin à papier. Un autre moulin dépendant du chapitre de Sainte-Croix à Liège existait à Hampteau dès le milieu du XI<sup>e</sup> siècle. La petite Gête actionnait, en

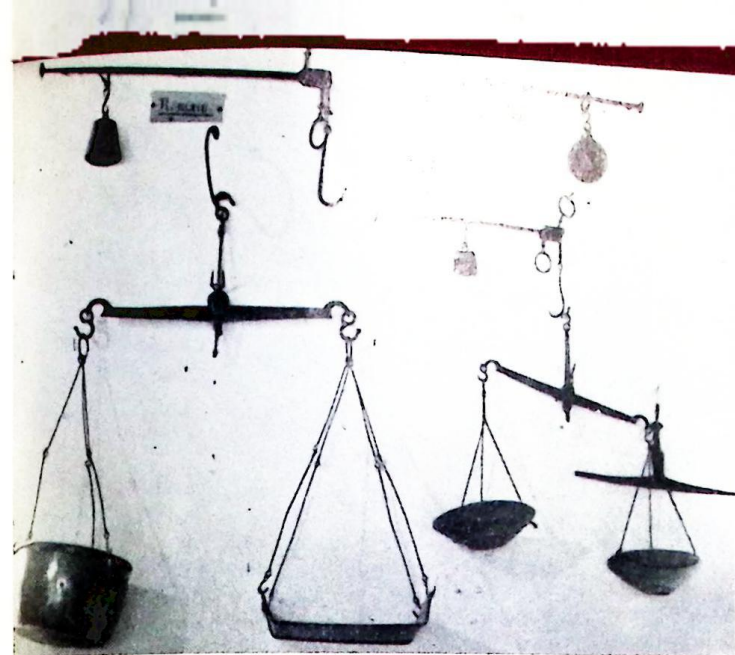
outre, le moulin bar, cité dans une charte du duc de Brabant, le 25 janvier 1256. On le rebâtit en 1699. Plus tard on l'employa comme force motrice pour scier les pierres puis on le transforma en moulin à huile. A Opheydissem fonctionna longtemps une sucrerie très prospère qui cessa ses activités il y a quelques lustres.

La population maintient fermement les traditions ancestrales telle le tir à l'arc annuel que la confrérie Saint-Martin organise pour élire le roi. Le vainqueur peut porter le collier en argent datant de 1773. Trois royautés successives donnent droit au titre très recherché d'empereur. Jadis, se pratiquait ici une forme très particulière de la décapitation de l'oie, jeu connu en différents endroits de notre pays notamment à Harchies. Le concurrent devait opérer sur un gros cheval de labour lancé au galop.

Tout le folklore local est évoqué dans le curieux musée que M. A. Pellegrin, instituteur communal, a réussi à organiser dans son école. C'est là un bel exemple qui mérite louanges et encouragements. On

souhaite qu'il soit suivi par de nombreux membres du corps enseignant. Mieux que quiconque ils ont la possibilité de maintenir les vieux usages et de réunir les objets folkloriques dispersés dans les familles.

M. A. Pellegrin à côté d'une « ancienne cuisine » du curieux musée qu'il a organisé avec autant de patience que de compétence.



#### QUELQUES OBJETS PARMI TANT D'AUTRES

En haut, de gauche à droite : des balances de l'époque romaine, un moulin à café tout en métal, une lampe ancienne.



Un fer à repasser à chauffage central (braises ardentes) !



Des fusils de tous les genres...

souhaite qu'il soit suivi par de nombreux membres du corps enseignant. Mieux que quiconque ils ont la possibilité de maintenir les vieux usages et de réunir les objets folkloriques dispersés dans les familles.

Les collections de M. Pellegrin sont importantes et variées. On y voit notamment des objets relatifs au travail du bois, de la ferme, de la forge, de la serrurerie, du lin. Cette dernière section offre un intérêt particulier car, autrefois, on cultivait le lin ici. Les différents stades de la fabrication : broyage, teillage, cardage, filage, bobinage et tissage sont évoqués d'une manière suggestive. D'autres objets se rapportent aux jeux des enfants et des grands, tel le curieux tir à la chandelle. D'autres évoquent les différentes étapes de la vie, le tirage au sort, les croyances populaire, les pèlerinages, etc.

Côté cuisine on remarquera surtout un pétrin servant de table, différents types de foyers anciens, de

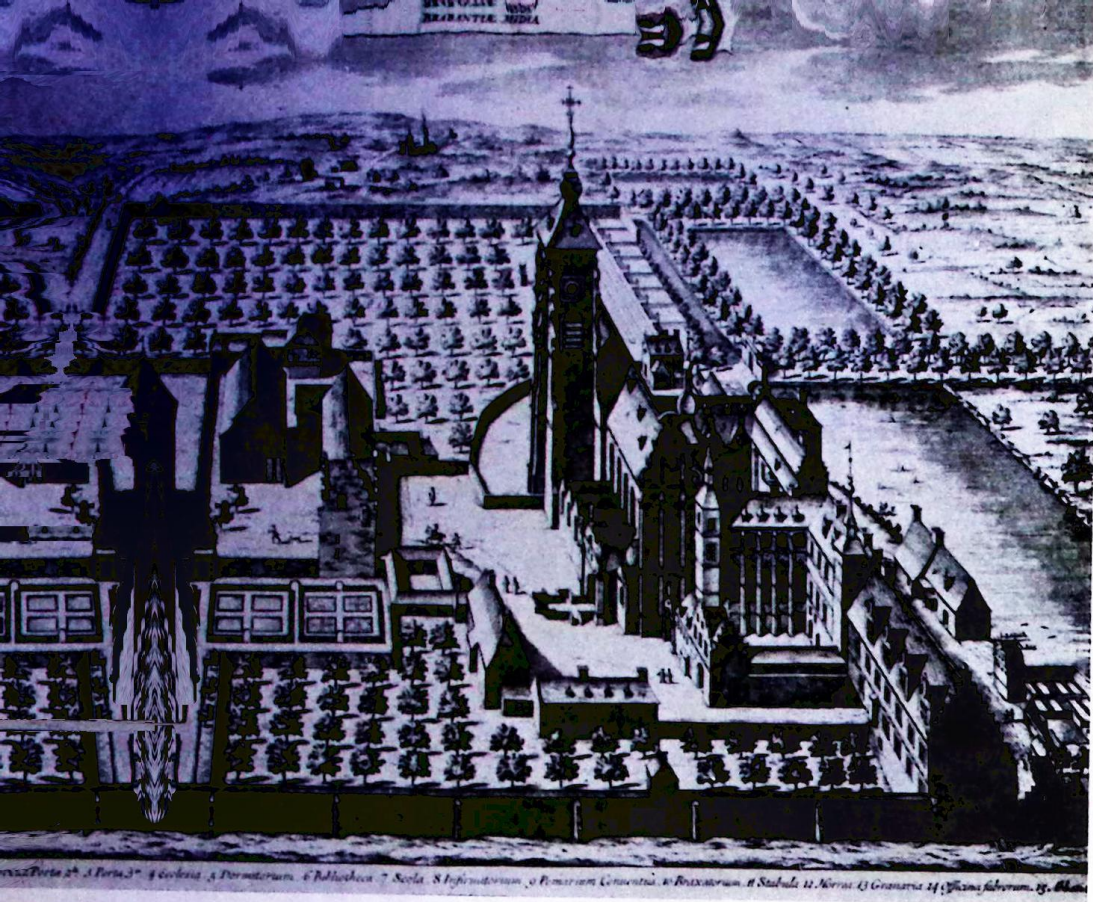
paniers, de cruchons... D'autres sections se rapportent au cabaret, au magasin, à l'école d'autrefois. L'évolution de l'éclairage, les différents types de vélos, les pipes, la femme et ses frivolités. L'histoire du village depuis l'époque romaine est également évoquée par de nombreux documents. On souhaite que le Musée puisse disposer de locaux plus vastes et mieux adéquats. (1)

#### UN MOUTIER NORBERTIN

Mais si Opheydissem figure en bonne place dans l'histoire et dans le tourisme brabançon, c'est grâce à son abbaye desservie pendant plus de six siècles par des Prémontrés. Des moines venus de Floreffe

(1) L'acquisition du château d'Opheydissem par la Province de Brabant permettra, peut-être, qui sait ?, à M. Pellegrin de voir se réaliser ses espoirs !





L'abbaye d'Opheylissem du XVII<sup>e</sup> siècle, d'après la gravure publiée par Sandérus dans sa « Chorographia sacra Brabantiae » (en l'an 1659).

possédait alors 2.200 bonniers. Le domaine primitif n'était pas aussi étendu mais il s'accrut considérablement à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle par l'achat des biens importants que le sire de Gossoncourt possédait au village. L'abbé reçut, par la même occasion, l'usage de la justice à tous les degrés à l'exception des exécutions criminelles.

L'abbaye souffrit beaucoup des guerres de religion. Le 27 novembre 1568 les troupes du prince d'Orange incendiaient l'abbatiale, le réfectoire, le dortoir et les appartements de l'abbé. On rebâtit l'abbaye en style renaissance. En 1691 le moutier est encore brûlé, en partie, par les soldats de Guillaume de Boufflers. Des troupes françaises revenant de Neerwinden la détruisent le 14 août 1693. L'abbaye du XVII<sup>e</sup> siècle nous est connue par la gravure publiée par Sandérus dans sa « Chorographia sacra Brabantiae ».

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, imitant en cela bon

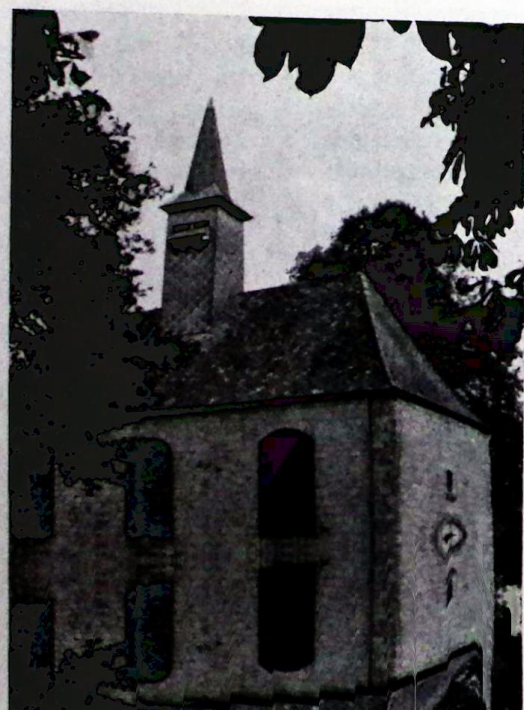
essaimèrent ici en 1130 grâce à la générosité du chevalier Renier de Zétrud. Ils étaient conduits par un nommé Ermeric, disciple de saint Norbert, saint homme docte et éloquent qui en fut le premier abbé. L'évêque de Liège encouragea la nouvelle fondation et le pape Innocent II la prit sous sa protection. Le moutier conserva toujours une certaine dépendance vis-à-vis de Floreffe comme en témoigne le fait que le moutier sambrien devait confirmer chaque élection abbatiale d'Opheylissem.

La communauté, malgré de nombreuses vicissitudes, réussit à se maintenir jusqu'à la Révolution. Elle

L'importante église romane d'Orp-le-Grand.

A Linsmeau, la grande chapelle de N.-D. de la Colombe bâtie en 1723.

L'église St-Pierre à Saint-Jean-Geest... et un canon bien conservé !



Au Sud de Nodwez se voit la vieille tour de Gollard (de Gollau en wallon) qui est une ruine, assez insignifiante : l'ensemble forme un carré mesurant extérieurement 9 mètres de côté. Les murs ont environ cinq mètres de hauteur sur 1 m 10 d'épaisseur; et on y remarque un reste d'escalier. Elle est considérée comme une des « Tours des Sarrazins ». Une croyance locale ne reposant sur aucun document historique veut que cette tour fut à l'origine un manoir élevé par Pépin de Landen sur la route qu'il suivait pour aller faire visite à sa fille sainte Gertrude, abbesse de Nivelles.

nombre d'autres moutiers de notre pays, la communauté d'Heylissem chargea l'architecte Laurent Dewez de rebâtir le monastère. Les plans originaux se trouvent encore aux Archives Générales du Royaume à Bruxelles. Le Palais abbatial, bâti en 1780, ne compte qu'un étage mais sa longue façade aux lignes sobres a grande allure. Chacune des ailes latérales s'ordonne autour d'une partie centrale en pierre couronnée d'un fronton triangulaire décoré d'armoiries. La partie médiane de la façade est formée d'un attique porté par quatre pilastres à chapiteaux corinthiens.

En 1870, lors d'une restauration des locaux monastiques en vue de son aménagement en château, l'architecte Balat ajouta la coupole de l'ancienne église au milieu du palais abbatial. Cette coupole, divisée en huit parties, est couverte d'ardoises. On appréciera l'élégante décoration intérieure des caissons de même que le grand escalier en bois sculpté. Cet édifice monastique somptueux atteste le train de vie élevé

que l'abbé d'Heylissem menait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi qu'il possédait un haras important.

Saisies à l'époque révolutionnaire, les propriétés monastiques furent morcelées puis vendues comme biens nationaux notamment le 3 floréal an V (1792).

Muë en demeure aristocratique le palais abbatial appartient longtemps à la Maison d'Oultremont qui y avait rassemblé d'importantes collections surtout picturales. C'est la comtesse Albert d'Oultremont qui la vendit à la Province de Brabant.

On a perdu la trace de la plupart des œuvres d'art que possédait l'abbaye. Les somptueuses stalles de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ont trouvé place à l'église d'Hoe-gaarden. Le remarquable antependium baroque à celle de Jauche.

L'abbaye possédait un refuge dans la capitale. D'abord installé dans l'ancienne brasserie dite « Au sac de laine », place des Wallons, on le remplaça, en 1785, par une demeure plus somptueuse récemment construite aux abords du Parc. Tous les amis des vieux monuments se réjouiront d'apprendre l'heureuse décision provinciale qui sauvegarde ainsi une importante demeure historique brabançonne.

#### AUX ENVIRONS

Les alentours d'Opheylissem enchanteront certainement nos amis touristes. Au sud il y a Linsmeau et Nodwez, plus loin Orp et son importante église romane, Jauche et son riche passé dont nous avons parlé ici même (numéro de janvier 1960). Au bord de la Gête, le château de Linsmeau, peu connu, retient l'attention surtout par sa partie moyenâgeuse en pierre qu'encadrent deux puissantes tours rondes

A Zétrud, le château rebâti en 1892, fait corps avec le sanctuaire paroissial.







Un moulin subsiste sur la rive, au hameau de Lumay.  
(Photos : Marcel Hombréeck.)

corps avec le sanctuaire paroissial. Cet intéressant sanctuaire roman, à la haute tour en grès sablonneux percée de meurtrières, subit des transformations en 1760, notamment au chœur. Un moulin subsiste sur la Gête au hameau de Lumay.

Plus loin encore nous atteindrons l'Ecluse où une ferme ancienne, qui appartient longtemps aux moines d'Averbode, la ferme Maisin, mérite une visite pour la décoration ancienne de ses salons. Cete ferme se

trouve du côté de Mélin où un hameau porte le nom de Gobertange réputé pour ses pierres remarquables.

La route venant de Wavre par Grez-Doiceau mène à Jodoigne, une aimable villette fort active qui possède, entre autres, deux sanctuaires anciens et plusieurs châteaux dont l'histoire s'émaille de maints traits pittoresques.

Ainsi s'achève un périple réservé essentiellement à Opheyllissem. Il s'amorça à Tirlemont la Blanche pour s'achever à Jodoigne en passant par de charmants et intéressants villages peu connus.

Emile POUMON.

couronnées de créneaux et de machicoulis. Sur la place communale, une chapelle dédiée à Notre-Dame de la Colombe datant de 1723 remplace un oratoire remontant au XIII<sup>e</sup> siècle. La tour de l'église St-Pierre rebâtie en 1775, est une construction massive plus ancienne en pierre blanche de Linsmeau. Un calvaire en bois peint remonte au XVI<sup>e</sup> siècle. A Nodwez se trouve encore une tour fortifiée dont on attribue la paternité aux Sarrasins. L'église Saint-Pierre de Saint-Jean-Geest a conservé des parties en pierre des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

Plus à l'est nous rencontrons Hoegaarden, que nous avons visité ensemble autrefois (numéro de mars 1960), et Zétrud où le château, rebâti en 1892, fait

## Nos Midis du Tourisme

Buffet : 12 heures — Conférence : 12 h 30 à 13 h 30.

4 NOVEMBRE : « Kastelen in het Hageland », par E. OP DE BEECK, Président du Willemsfonds — Section Aarschot.

## Nos Soirées du Tourisme

Conférence : 20 heures.

24 OCTOBRE : « Campagnes de Charles le Téméraire de 1465 à 1469 » (itinéraires — côté pittoresque), par le Colonel BRUSTEN, du Service Historique de l'Armée.

21 NOVEMBRE : « Périple au cœur de France (du Berry au Limousin) », par Georges DOPAGNE, Président de l'Association des Ecrivains belges.

## LES NOMS DES RUES DE BRUXELLES ET CE QU'ILS NOUS DISENT...

# Le peintre Jean Robie et son Musée Indien

LES meilleures découvertes sont celles que l'on fait à l'improviste. A l'occasion d'un décès dans une ancienne famille bruxelloise, il m'a été donné de prendre connaissance de l'œuvre d'un peintre, d'un artiste presque oublié.

L'homme passe, l'œuvre reste, dit-on. Sans doute l'œuvre reste, mais dans combien de mémoires ? Voyons ce qui se passe dans les grandes villes : on meurt et on est vite oublié. La vie nerveuse qui y règne ne laisse guère le temps de penser aux disparus. Prenons comme exemple le cas qui nous occupe : Jean Robie. Sauf le nom d'une rue à Saint-Gilles et trois ou quatre tableaux qui « reposent » au Musée des Beaux-Arts, il n'y a plus rien à Bruxelles qui nous rappelle sa carrière. Et pourtant...

Jean Robie est né à Bruxelles le 19 novembre 1821. Sa mère, il l'a connue à peine. Son père était un modeste serrurier établi rue Haute. Veuf, celui-ci ne tarda pas à se remarier. Ce fut pour le jeune Jean Robie le début d'une période difficile : sa belle-mère ne s'entendait guère avec lui et souvent elle lui reprocha de perdre son temps à crayonner et dessiner sur toutes les surfaces — tôles, murs, papiers — assez grandes pour supporter quelques traits. Car, dès son jeune âge, Jean Robie avait le goût de la peinture.

Ce fut après une dispute de famille que notre artiste en herbe décida de quitter la maison paternelle : il prit le chemin de Paris, sans argent et sans savoir à qui s'adresser.

Mais dans la grande capitale française, où Jean Robie fréquenta plusieurs

artistes dont certains acquerront plus tard une grande renommée, le jeune homme connut surtout la faim et les privations. C'est pour ce motif qu'il retourne à Bruxelles après un séjour d'un an environ dans cette capitale.

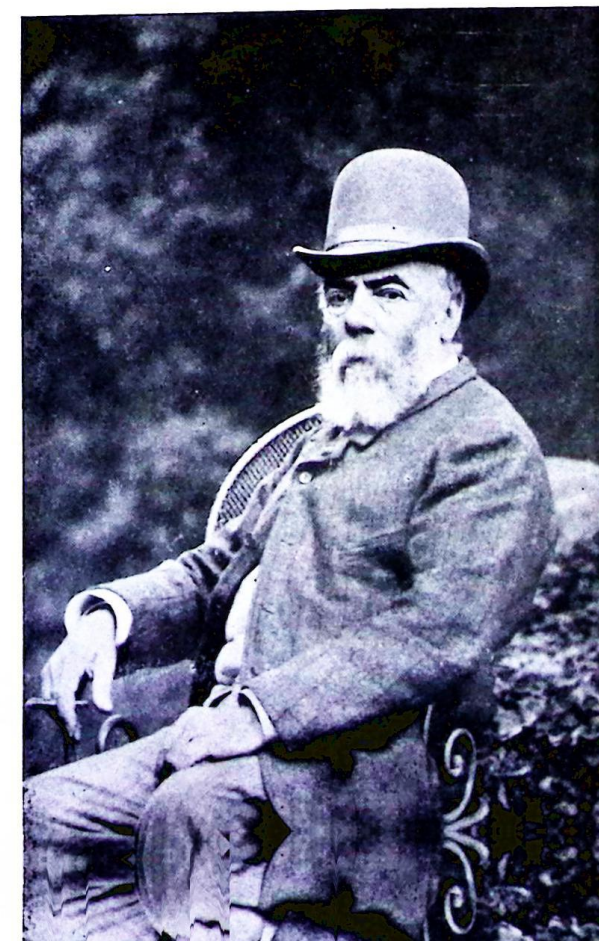
A l'académie de sa ville natale, il suivra les cours de peinture et de dessin. Pour vivre, il peint et tâche de vendre ses modestes tableaux. Il faut noter que nous sommes en 1841-1842 : le prince de Joinville vient de ramener de Sainte-Hélène les cendres de Napoléon. A cette époque, les portraits de l'empereur sont donc très demandés, tant à Bruxelles qu'à Paris d'ailleurs, et c'est en vendant des « Napoléons » que Jean Robie parvient à subsister.

Sa véritable vocation, pourtant, il n'allait pas tarder à la trouver. Alors que sa clientèle habituelle — des anglais de passage à Bruxelles — petit à petit l'abandonnait, il se mit, sur les conseils de la directrice de la salle de vente où il écoulait ses œuvres, à suivre l'inspiration de son âme d'artiste : la peinture des fleurs et des fruits.

Nous le trouvons au « Salon de Bruxelles » en 1843, où sa présence ne fut cependant guère remarquée. Mais cinq années plus tard, en 1848, au même salon, et alors qu'il était à peine âgé de 27 ans, il obtient la médaille d'or. Il était sur la bonne voie.

Après Bruxelles, vient Paris : en 1851, il lui est décerné, au salon qui s'y tient, la médaille de troisième classe. En 1855, il enlève, à l'exposition Universelle, une mention ho-

Jean Robie, sur la fin de sa vie, assis dans son jardin.







« Le musée indien » que Jean Robie avait fait installer chez lui à son retour d'Extrême-Orient.

norable. Dès maintenant, il participe activement à la vie mondaine de sa ville natale : les années difficiles sont passées, il se crée, à la fois, renommée et fortune.

En 1857, il s'installe à la chaussée de Charleroi, en plein cœur du « quartier chic » de l'époque. Il occupe un vaste hôtel de maître avec parc. Ce dernier, qu'il fera aménagé avec goût, sera désormais son lieu de prédilection; c'est là qu'il choisira ses modèles : fleurs et fruits. Notons que ce parc existe toujours, quoique morcelé et étroitement entouré de bâtisses.

Jean Robie est un habitué des expositions : on le voit participer aux expositions qui se donnent à l'étranger, en particulier à celle de la Haye en 1861 où il obtient la médaille d'or. En 1862, on le retrouve à l'Exposition Universelle de Londres et, un an plus tard, à l'Exposition de Paris où il enlève une fois de plus une mention honorable. Dans une critique parue à cette occasion, Ernest Chesneau écrit notamment : « ... ses fleurs témoignent d'un patient et studieux amour de la nature, de la décoration charmante, dont, avec le secours de l'homme, elle enrichit



L'hôtel de la chaussée de Charleroi où le musée a été transféré, après la mort du peintre.

les jardins ». Au fur et à mesure que sa renommée grandit, ses horizons s'élargissent. C'est ainsi qu'il participe au salon de Sidney (Australie) en 1879 : le premier prix lui est octroyé.

Mais c'est en Belgique qu'il remportera son plus grand succès.

Dans le cadre des fêtes jubilaires qui devaient, en 1880, commémorer le cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Belgique, fut décidée l'organisation d'une vaste exposition historique de l'art belge. Trois cent trente-sept artistes y exposèrent ensemble neuf cent septante-sept œuvres. Jean Robie y montra ce qu'il avait produit de plus merveilleux. Son légitime talent y trouva sa consécration : le triomphe qu'il y obtient lui valut d'être promu au grade de Commandeur de l'Ordre de Léopold.

Les pays exotiques exercent sur notre artiste un attrait particulier. Il faut, sans doute, y voir son amour pour le soleil et pour la nature. Le 11 novembre 1881, il entreprend un grand voyage, voyage qui aura sur sa vie et sur son œuvre une influence profonde. Il parcourt la Méditerranée, la Mer Rouge,

les Indes et Ceylan. C'était, pour l'époque, une randonnée de grande envergure et, on pourrait l'ajouter, périlleuse. Pendant son voyage, il prend de nombreux croquis. Ses souvenirs, il les consigne, d'autre part, dans des notes de voyage, écrites dans un style alerte et élégant. Tout l'intéresse : c'est en grande quantité qu'il ramène dans ses bagages des statuettes, des bijoux, des bibelots, des armes, tous objets récoltés ça et là dans les régions visitées.

En 1883, Jean Robie fait publier, de retour dans sa ville natale, ses souvenirs de voyage. Ce sont deux volumes importants ornés des fac-similés des nombreux croquis pris sur place. Certains récits provenant de ses notes de voyage ont fait l'objet d'éditions à part : ces fascicules qui n'existent plus qu'en de rares exemplaires ont une réelle valeur pour ceux qui, amoureux de l'œuvre de Jean Robie, désirent la connaître davantage.

Nous avons dit que les pays exotiques qu'il avait parcourus allaient marquer sa formidable production : dans son enthousiasme pour l'art indien en

particulier, il fait installer, dans son hôtel, un petit musée où il réunit la plupart des objets ramenés des Indes et de Ceylan.

Les honneurs le comblent bientôt. En 1890, notre peintre est élu membre correspondant des Académies Royales de Belgique pour la classe des Beaux-Arts.

Et, ici, débute une période féconde en publications remarquables. Citons :

- « Les paysages des tropiques » en 1890;
- « L'art de la lumière »;
- « Note et croquis I et II »;
- « Impressions d'un noyé »;
- « L'importance du paysage dans l'art moderne » en 1890.

Toutefois, avec l'âge, son mode de vie change. Il participe de moins en moins à la vie mondaine de sa capitale, on ne voit plus apparaître ses œuvres dans les grandes expositions. La peinture n'en est

Le musée indien tel qu'il a été reconstitué.



Un autre coin du musée indien.





pas pour autant délaissée. Il faut dire que Jean Robie est arrivé à un âge respectable : sa santé exige des ménagements. Même sa nomination de Directeur de la classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale ne lui fait pas quitter sa retraite. Il lui arriva de devoir garder le lit : ce fut pour lui l'occasion d'écrire une dernière fois. C'est ainsi que nous retrouvons sous les titres « Paysage urbain » une description charmante de tout ce qu'il voit de son chevet : son jardin, sa rue, son quartier.

Le 8 décembre 1910, Jean Robie — qui venait de fêter ses 89 ans — quittait cette terre qu'il avait tant aimée. A son lit de mort, beaucoup d'amis s'y donnèrent rendez-vous. Son dernier voyage le conduisit à ce Paris qu'il visita tant de fois.

En 1911, peu de temps après le décès du maître, le chevalier Marchal, Secrétaire perpétuel de l'Académie, publia une étude intitulée « Notice sur Jean Robie ». Cette plaquette fut reprise dans l'Annuaire de l'Académie Royale de Belgique. En termes romantiques, l'écrivain décrit la vie et l'œuvre de celui qui vient de disparaître. A la lecture de ces lignes, on est frappé de constater combien celui qui les écrivit admirait le peintre et son œuvre.

A Saint-Gilles, chaussée de Charleroi, la propriété de Jean Robie voisinait avec celle de Balthazar-François Tasson, professeur à l'Académie Royale des Beaux-Arts à Bruxelles (une rue à Saint-Gilles, la rue Tasson-Snel, commémore le souvenir de cet homme et de son épouse qui furent de grands bienfaiteurs pour les œuvres de la commune).

Entre le peintre et son ancien professeur, une amitié profonde et sincère n'avait pas tardé à naître. Cette amitié, il la reporta toute entière, après la mort de B.-F. Tasson, sur la famille de celui-ci. C'est ainsi que lui-même, à sa mort, légua ses biens aux descendants de son ancien ami et voisin.



Parmi les biens légués, on relève plusieurs de ses œuvres ainsi que son atelier, le musée indien qu'il fit installer à son retour d'Extrême-Orient. Ce Musée existe toujours : il se trouve dans un hôtel de la même chaussée de Charleroi, où il avait été transféré à la mort du peintre.

En écrivant ces lignes, j'ai voulu surtout attirer l'attention sur la figure de Jean Robie, bruxellois, et donc brabançon, peintre, écrivain et collectionneur, défenseur des couleurs, de nos Arts jusqu'à bien loin au-delà de nos frontières. Il me reste à exprimer un vœu que je souhaite de tout cœur voir se réaliser : le moment n'est-il pas venu d'organiser une rétrospective des œuvres de Jean Robie ?

E. OP DE BEECK.

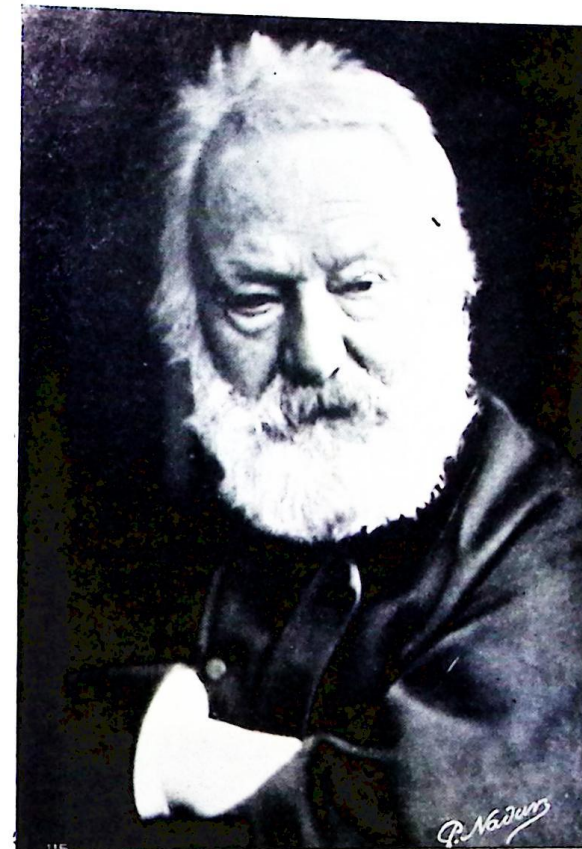
#### « LES MOULINS DU BRABANT »

Ce petit volume, fort de 328 pages, richement illustré, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine culturel et historique.

Il peut être acquis au Bureau d'Accueil de la Fédération Touristique, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs (membres : 40 francs). C.C.P. 3857.76.

## VICTOR HUGO à WATERLOO

Il y a peu de temps, les touristes qui, venant de Bruxelles, traversaient le village de Waterloo pour se rendre sur le champ de bataille de 1815, passaient à Mont-Saint-Jean devant une maison, l'Hôtel des Colonnes, dans laquelle Victor Hugo résida en 1861 pour écrire le fameux chapitre des *Misérables* consacré à Waterloo. Cette maison vient de disparaître, englobée dans les travaux destinés à faciliter la circulation automobile sur la chaussée reliant Bruxelles à Charleroi. Rien ne subsiste plus maintenant de cette étape hugolienne, sinon le balcon de la chambre du poète qui, par les soins de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes, vient de prendre place dans le musée de la ferme du Caillou, quartier général de Napoléon les 17 et 18 juin 1815.



pour ouvrir le premier chapitre du livre I, *Waterloo*, qu'il avait le dessein d'écrire. « L'an dernier (1861) par une belle matinée de mai, un passant, celui qui raconte cette histoire, arrivait de Nivelles et se dirigeait vers La Hulpe... ». C'était le projet de cette œuvre qui l'avait décidé à quitter Guernesey en emportant un manuscrit inachevé commencé en 1846 qui s'intitulait *Les Misères* avant de devenir *Les Misérables*. Il lui fallait, dans ce manuscrit, insérer tout un livre consacré à la bataille. Ce projet le hantait et, en 1858, il avait avoué au lieutenant-colonel Charas : « Cette sombre bataille de Waterloo est une de mes émotions permanentes. » C'est ce séjour campagnard ainsi amorcé qui allait donner naissance à un étonnant chef-d'œuvre.

### « UN PASSANT, CELUI QUI RACONTE CETTE HISTOIRE... »

Le 7 mai 1861, un voyageur se présentait à l'Hôtel des Colonnes, au carrefour de Mont-Saint-Jean, au seuil du champ de bataille qui, quarante-six ans plus tôt, avait vu le combat des géants. Il désirait prendre pension pour quelques semaines et disposer d'une chambre paisible lui permettant de travailler. Les tenanciers, les frères Dehaze et leur sœur, l'accueillirent avec cette familière cordialité wallonne qui a tant de charme et, aussitôt séduit, le voyageur prit ses arrangements et donna son nom : Victor Hugo.

Quoique devant retourner le jour même à Bruxelles pour régler certaines affaires, le poète, impatient, voulut faire l'ascension de la butte du Lion afin de contempler le large paysage de bois, de coteaux et de vallons. De là, il se dirigea vers Hougoumont où tonna le premier coup de canon du 18 juin. Dans le verger où l'herbe poussait drue sur tant d'ossements, il ordonnait déjà fièvreusement les phrases du début du récit héroïque qu'il méditait

Toutes ses dispositions étant prises à Bruxelles, Victor Hugo s'installa définitivement à l'Hôtel des Colonnes le 15 mai. Installation bien modeste, dans une chambre banale formant l'angle de la maison à deux étages et s'ouvrant sur un étroit balcon dominant la porte d'entrée. Invinciblement attiré par le silencieux mystère de cette campagne hantée par tant de fantômes, il prit la route, arpétant tous les jours les lieux consacrés, de Mont-Saint-Jean à Rossomme, de Plancenoit à Hougoumont. La nuit, penché sur sa table, en proie à de véritables hallucinations, il décrivait les lieux et les combats. « J'ai passé deux mois à Waterloo. C'est là que j'ai fait l'autopsie de la catastrophe. J'ai été deux mois penché sur ce cadavre. »

### L'AUTOPSIE DE LA CATASTROPHE

La silhouette trapue de cet inlassable pèlerin à la démarche pesante, à la barbe grisonnante et courte, coiffé d'un large feutre, vêtu d'un veston sans élégance, devint vite familière aux paysans et aux villageois des alentours. « *Monsieur Rugo*, devait dire l'un



d'eux, c'était un homme pas fier, tout rond, interrogeant tous les habitants pour se renseigner et mettre les réponses dans son ouvrage. » Sans cesse, on le voyait orrer, sollicitant précisions et visions du paysage et des ruines. Autour des murs blessés de la Haie-Sainte revivaient pour lui les fougueuses attaques de Ney; les vestiges du chemin creux d'Ohain s'agrandissaient à ses yeux pour l'évocation de la terrifiante charge des cuirassiers de Milhaud : « Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses... » Il cherchait la trace des héros autour du château d'Hougoumont incendié, en ce « lieu funèbre, le commencement de l'obstacle, la première résistance que rencontra à Waterloo ce grand bûcheron de l'Europe qu'on appelait Napoléon. » A la ferme du Caillou il demandait aux murs blanchis comme les murs d'un sépulcre de répéter l'écho de la voix de l'Empereur dictant l'ordre de la dernière de ses batailles rangées; là où le dernier carré de la Garde s'effondra, sauvant l'honneur de la Grande armée, il voyait la silhouette démesurée de Cambronne et l'entendait « déposer du sublime dans l'histoire »; à la Belle-Alliance, il reconnaissait dans le crépuscule les ombres de Wellington et de Blücher se félicitant mutuellement de « cette victoire prodigieuse et médiocre »...

« C'était un visionnaire... » Il avait bien raison l'hôtelier Dehaze qui faisait cette confidence à Baudelaire, en 1864, quand celui-ci, en compagnie d'un jeune parisien, Georges Barral, fit un pèlerinage à Waterloo, pèlerinage d'abord napoléonien vite converti en enquête hugolienne. « C'était un visionnaire, messieurs. Sur le champ de bataille, il me disait qu'il voyait passer devant ses yeux Napoléon, Ney, Cam-

bronne, Wellington, Blücher, Soult, Grouchy, le roi Jérôme, le prince d'Orange. » Et de fait, Hugo confessa que l'hallucination de la catastrophe le saisissait la nuit : « L'effrayant 18 juin revit; la fausse colline-monument s'efface, ce lion quelconque se dissipe, le champ de bataille reprend sa réalité : des lignes d'infanterie ondulent dans la plaine, des galops furieux traversent l'horizon; le songeur effaré voit l'éclair des sabres, l'étincelle des bayonnettes, le flamboiement des bombes, l'entre-croisement monstrueux des tonnerres; il entend comme un râle au fond d'une tombe, la clameur vague de la bataille-fantôme; ces ombres, ce sont les grenadiers, ces lueurs, ce sont les cuirassiers; ce squelette, c'est Napoléon; ce squelette, c'est Wellington; tout cela n'est plus et se heurte et combat encore; et les ravins s'empourprent, et les arbres frissonnent, et il y a de la furie dans les nuées, et, dans les ténèbres, toutes ces hauteurs farouches, Mont-Saint-Jean, Hougoumont, Frischmont, Papelotte, Plancenoit, apparaissent confusément couronnées de tourbillons de spectres s'exterminant. »

#### UN PENSIONNAIRE SANGUIN ET JOVIAL

« Il était rouge et d'humeur joviale » devait préciser l'un des frères Dehaze en contant à Baudelaire la journée de monsieur Victor Hugo. Descendant à midi, il prenait son repas dans la salle commune, entre deux fenêtres donnant sur la route. Repas frugal : des œufs nageant dans du beurre noir, des pommes de terre frites, gourmandise enseignée paraît-il aux Belges par les proscrits français de 1851, du fromage. Pour le fromage l'eau rougie était remplacée par un petit verre de Pomard. La bouteille faisait

six repas car le client était économe et méticuleux : il remettait soigneusement le bouchon sur la bouteille. Après le café, servi dans une « jatte » paysanne qu'il admirait en l'estimant vieux Rouen, il s'en allait faire une brève sieste dans le verger, puis il partait à travers champs. A 7 heures du soir, c'était le dîner : potage très chaud auquel il ajoutait du gruyère râpé, une viande très cuite, un légume ou une salade assaisonnée par lui-même car il prétendait (avec raison) que les Belges n'entendaient rien à cette préparation, puis des fruits.

*L'Hôtel des Colonnes vient de s'effondrer sous la pioche des démolisseurs.*

M. Hugo remontait dans sa chambre, s'endormait à 10 heures du soir, le plus souvent, travaillait fort tard dans la nuit. Parfois, il s'accoudait sur le balcon écoutant le mystérieux silence de la nuit étendue sur la campagne brabançonne. Souvent, il tournait ses regards vers le Lion qu'il qualifiait de « lion flamand » quoiqu'il fût coulé à Liège et destiné à célébrer la gloire batave du prince d'Orange. Il poursuivait ce lion d'une haine tenace. N'avait-il souhaité, en 1837, qu'il fût jeté bas et remplacé par « un oiseau français quelconque, aigle ou coq, peu m'importe. » En écrivant cela à sa femme il avait ajouté : « J'ai tout un grand côté bête et patriote. »

C'est ce côté sentimental qui l'incitait, au cours de ses pérégrinations, à cueillir des fleurs sur l'immense tombe anonyme des plaines, des bleuets, des pâquerettes, des coquelicots dont il faisait des cocardes françaises. « Cocardes tricolores qui repoussent dans la plaine de Waterloo (espèce vivante). Celle-ci a été trouvée par moi le 18 juin 1861 au pied de la butte du Lion. » Aux paysans vendeurs de souvenirs, il achetait un morceau de bois dans lequel restait fiché un biscayen; il fouillait la terre de sa canne et découvrait un éclat de bombe. Sur le carnet qu'il tenait au jour le jour, il notait avec empressement : « J'ai trouvé sur le champ de bataille de Waterloo une pierre ayant la forme d'une tête d'aigle. »

S'il veillait jalousement sur la solitude de ses quotidiennes randonnées enrichissant son enquête, il ne dédaignait point, à l'occasion, au retour, l'échange de plaisants propos avec des amis proscrits à Bruxelles venus le saluer dans sa retraite. Son fils Charles passa avec lui la journée du 9 juin et celle du 4 juillet. Mais les visites de curieux devinrent trop fréquentes et il s'appliqua à les éviter. C'est qu'il y avait une présence qui lui suffisait : celle de Juliette Drouet. La maîtresse fidèle et discrète s'était installée, elle aussi, à Mont-Saint-Jean. Une lettre d'elle témoigne de ce séjour. Mme Hugo étant arrivée à Bruxelles accompagnée de sa fille, le poète alla passer avec elles les journées des 17 et 18 juin. A peine avait-il quitté sa plaintive compagne que celle-ci lui écrivait :

« Mont-St-Jean, 17 juin 1861, Lundi soir, 8 heures.

» Cher Adoré,

» Pendant que tu t'épanouis dans les douces joies de la famille, moi je rassemble toutes mes forces physiques et morales pour ne pas me laisser aller à une trop grande tristesse pendant ton absence; tant que mes yeux ont pu distinguer l'omnibus, j'ai suivi la route de Groenendael, c'est-à-dire jusqu'à la Betterave Renaissance; arrivée jusque là, il m'a fallu renoncer à la douce illusion de mon cher petit point noir à l'horizon et m'assurer que je ne voyais plus rien que le vide immense des vingt-quatre heures de ton absence; aussi, ne sachant que devenir et comment tuer le temps, je suis allée jusqu'à l'église

de Waterloo par un chemin à travers champs, pas trop fatigant, et je suis revenue par le village, sans avoir visité l'église malgré les offres empressées d'une vieille femme qui m'a appelée sa chère amie. »

#### J'AI FINI LES « MISÉRABLES »

Dans le calme d'une matinée laissant pénétrer les parfums de la belle saison dans son humble chambre, Victor Hugo a rangé ses piles de feuillets et ouvert son carnet : « 30 juin. J'ai fini les *Misérables* sur le champ de bataille de Waterloo et dans le mois de Waterloo. »

L'œuvre achevée s'ennoblit de l'immortel chapitre de Waterloo. Le poète restera encore à Mont-Saint-Jean pendant quelques jours, avant de partir, le 14 juillet, pour une brève randonnée en Belgique et en Hollande. Le 3 septembre 1861, il s'embarquait pour Guernesey.

Délivré de son formidable labeur il s'occupa alors de la publication. Au cours des pourparlers et des travaux de correction des épreuves, sa pensée alla souvent vers cet Hôtel des Colonnes où il avait vécu les heures exaltantes de la création. Il devait reprendre ses carnets pour noter, le 15 mai 1862, jour anniversaire de son arrivée à Mont-Saint-Jean : « Il y a un an je m'installais à l'Hôtel des Colonnes à Mont-Saint-Jean, pour y achever les *Misérables*. Aujourd'hui, la seconde et la troisième partie paraissent à Paris. » Quatre jours plus tard, le 19 : « J'ai fini ce matin à 6 heures la revision totale des *Misérables*. Je m'étais remis au travail de la fin à Mont-Saint-Jean le 22 mai 1861, il y aura un an dans trois jours. » Encore ce souvenir dans la notation datée du 20 mai : « J'envoie aujourd'hui à Bruxelles la fin du manuscrit des *Misérables*. Cela arrivera le 22, un an, jour pour jour, après ma reprise du travail à Mont-Saint-Jean. » Le 14 juin, dernier rappel : « Aujourd'hui, à 4 h 30 de l'après-midi, j'ai corrigé la dernière feuille des *Misérables*; j'en avais écrit la dernière page, il y a près d'un an, à Mont-Saint-Jean, le 30 juin 1861, à 8 h 30 du matin. »

S'il revint à Bruxelles en cette année 1862, et encore en 1868, il ne devait plus retourner à Waterloo. Il rangea précieusement les touchantes reliques ramassées sur le champ de bataille, et on peut les voir encore aujourd'hui dans son ancien logis-musée parisien de la place des Vosges. La gloire, aussitôt auréola les pages épiques du chapitre *Waterloo*. Et à Mont-Saint-Jean, sans cesse, les pèlerins de l'histoire s'arrêtèrent en cet Hôtel des Colonnes que nous venons de voir s'effondrer sous la pioche des démolisseurs dispersant les pierres qui avaient gardé pendant un siècle l'émouvant souvenir des géniales hallucinations du poète.

Théo FLEISCHMAN.

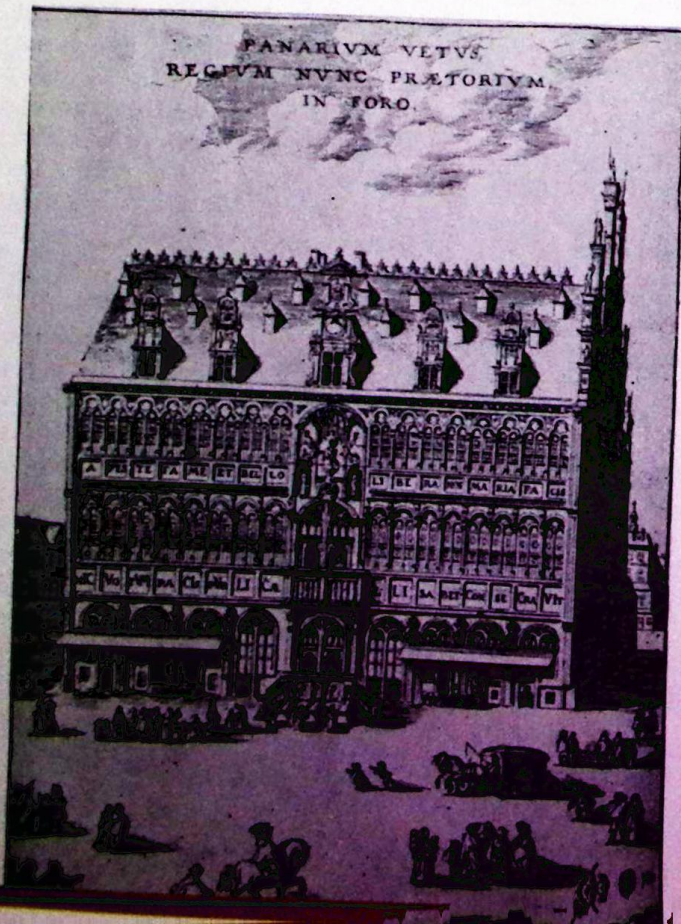


# LA MAISON DU ROI à Bruxelles

**P**RIMITIVEMENT, l'actuelle Maison du Roi, à Bruxelles, portait le nom de « Broodhuys » ou Halle au Pain. Elle date du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est, à ce moment, un bâtiment couvert, en bois. Son armature est très simple, reposant sur des piliers, un peu pareille à un hangar et sous lequel s'alignent les échoppes des boulangers. Cette Halle au Pain, bâtie sur un ancien marécage, fait suite à la Halle au Drap et à la Halle à la Viande. Dès 1405, le duc de Brabant établit à la Halle au Pain les bureaux du Receveur général des domaines et de la Chambre des Tonlieux. L'un et l'autre ont compétence pour régler les questions relatives aux droits d'entrée et de sortie des marchandises, pour veiller à l'entretien des bâtiments du domaine et enfin pour s'occuper de la voirie. Mais l'institution est vieillotte. Aussi, sous les ducs de Bourgogne, est-elle réorganisée d'abord en 1412, puis en 1436. A la Halle au Pain, on établit la Cour synodale. Celle-ci juge les contestations concernant la vente et l'achat des bois des ducs, les crimes et les délits perpétrés dans les forêts domaniales.

Et voilà que, vu ces affectations nouvelles, le « Broodhuys » perd sa dénomination à partir du

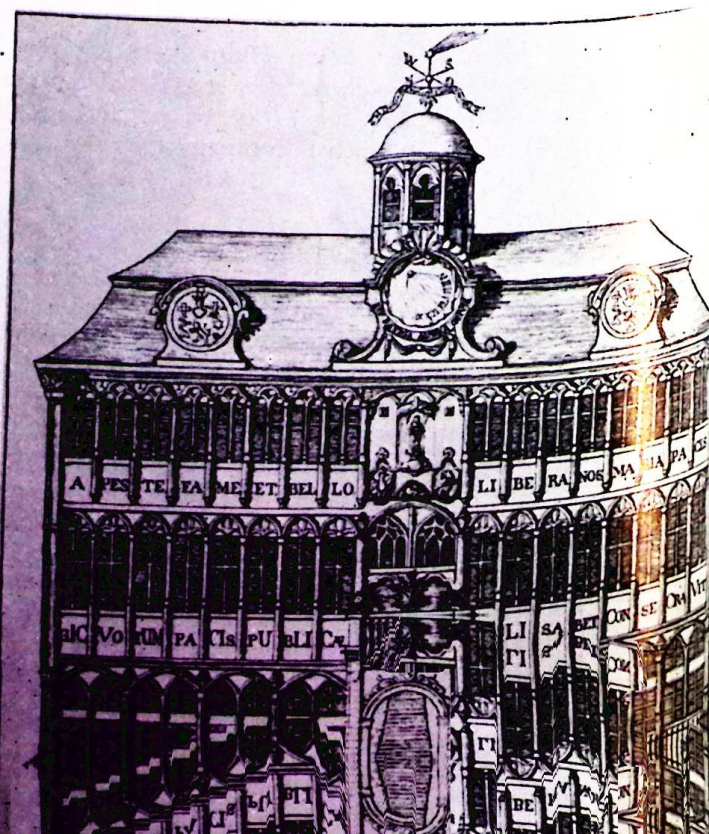
La Broodhuys, Maison du Roi.  
D'après la *Bruzella septenaria* de Puteanus.



XV<sup>e</sup> siècle. La construction s'appelle à présent « 's Hertogenhuis » ou Maison du Duc. Pas longtemps. On lui donnera bientôt le nom de Maison du Roi. Selon Alphonse Wauters, l'édifice a pris ce titre, parce que plusieurs tribunaux du Souverain s'y assemblent. La dénomination n'est pas de beaucoup antérieure au règne de Charles Quint. Avant lui, en effet, il n'y a eu qu'un seul duc de Brabant portant le titre de roi : Philippe-le-Beau, pendant deux ans monarque de Castille.

Dès 1504, on a projeté de reconstruire l'édifice. Les plans sont confiés à Antoine Keldermans, le célèbre architecte malinois. Et puis, tout reste en suspens durant quelques années. En 1512 seulement, la vieille « Broodhuys » est démolie. Les tribunaux s'installent en face, à la Maison du Cygne. Pour agrandir l'immeuble, on exproprie des bâtiments voisins, notamment « 't Roosken » (la Petite Rose), située rue des Harengs. Déjà, on a, en 1515, enfoncé de solides pilotis reliés entre eux par des peaux de vache, lorsqu'Antoine Keldermans meurt. Cette même année, on s'adresse alors à Louis Van Bodeghem, chargé plus particulièrement de l'aménagement intérieur de l'édifice. Peut-être Van Bodeghem a-t-il eu

La Maison du Roi au commencement de ce siècle. — Fac-simile d'une estampe appartenant à M. Ch. de Heyn.



tort d'accepter. En effet, tante du jeune empereur Charles Quint, Marguerite d'Autriche, l'a chargé de construire, à Bourg-en-Bresse, l'église de Brou, bijou d'architecture, en souvenir de son mari, Philibert-le-Beau. Louis Van Bodeghem doit bientôt se désister. Et c'est Henri Van Pede qui le remplace à la Maison du Roi. L'homme a une juste réputation d'artiste : il a construit le magnifique tabernacle de la chapelle du Saint-Sacrement de Miracle, en la collégiale de Sainte-Gudule. Et aussi cette merveille qu'est l'hôtel de ville d'Audenaerde. Assisté de maîtres Jean Bierman, maçon, Van Pede et de quelques architectes : Dominique de Wagemakers (d'Anvers), Rombaud Keldermans (de Malines), Mathieu Keldermans (de Louvain), il se met à l'ouvrage. Travail collectif, comme on voit. La Maison du Roi est achevée en 1536.

\*\*\*

Aux jours les plus sombres de l'occupation espagnole, le duc d'Albe a condamné à mort deux grands Belges. La veille de leur exécution — 4 juin 1578 — les comtes d'Egmont et de Hornes sont, du château de Gand, amenés à la Maison du Roi, à Bruxelles. Ils ignorent encore la sentence portée contre eux. Le soir seulement, l'évêque d'Ypres, qui s'est efforcé en vain d'intervenir pour sauver la vie des deux gentilshommes, annonce à Egmont que l'exécution aura lieu le lendemain. La nouvelle est reçue avec calme. De son côté, Hornes s'empare et jure qu'il n'est pas coupable. Rien à faire. Le 5, à 10 heures du matin, Egmont est extrait de la chambre arrière qu'il occupe au second étage. D'une fenêtre voisine, le duc d'Albe contemple le spectacle. Sur l'échafaud, placé devant la bretèche de l'édifice, le bourreau bientôt décapite la première victime. A midi, c'est le tour de Hornes. Même dignité, même courage que chez Egmont. Jusqu'à 3 heures de l'après-midi, les deux têtes sont exposées sur le gibet que la foule ne cesse d'entourer avec émotion.

En 1625, l'infante Isabelle fait placer sur la façade de la Maison du Roi une statue de la Vierge. Elle est flanquée d'une double inscription — lettres de cuivre doré courant sur toute la longueur du cordon de l'étage — en écho à la dévotion pratiquée dans l'église proche de Saint-Nicolas : *A peste, fame et bello, libera nos, Maria Pacis* (De la peste, de la



La Maison du Roi de nos jours.  
(Photo : Haine.)

faim et de la guerre, délivrez-nous Marie de la Paix). Et plus bas : *Hic votum pacis publicae Elisabeth consecravit* (Ici Elisabeth consacra le vœu de la paix publique).

Mais voici que le maréchal de Villeroi, des hauteurs de Scheut, bombarde Bruxelles, à la mi-août 1695. Gravement endommagée, la Maison du Roi est restaurée d'une manière sommaire par Jean Cosyn. Le travail ne donne pas satisfaction. Si bien qu'en 1797, on le reprend. Mais c'est pour défigurer complètement la construction : entrée principale modifiée, inscriptions renouvelées, insertion, près de la statue de la Vierge, d'un aigle (Autriche) et d'un lion (Belgique), disparition du joli pignon latéral, changement d'aspect de la toiture. On voit que, de

tout temps, certains architectes ont été des iconoclastes... Au rez-de-chaussée, s'ouvrent des boutiques. Les étages servent de lieu de réunion à différents Serments.

Arrivent les révolutionnaires français qui, au nom de la Fraternité, de la Liberté et de l'Egalité, s'emparent de la Maison du Roi et, séance tenante, la déclarent bien national. Elle s'appellera désormais « Maison du Peuple ». Bien entendu, la statue de la Vierge est abattue et les inscriptions d'Isabelle supprimées avec un empressement digne de meilleure besogne. Le rez-de-chaussée est occupé par un corps de garde. Le premier étage abrite le Tribunal criminel, le Conseil de guerre. Au second étage — petit bienfait de l'occupant, à côté de tant de stupides remaniements — est établie une école pour enfants pauvres. De plus, en 1794, la Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité exerce là son activité. Dumouriez fait partie de ce club et y prend même la parole.

\*\*\*

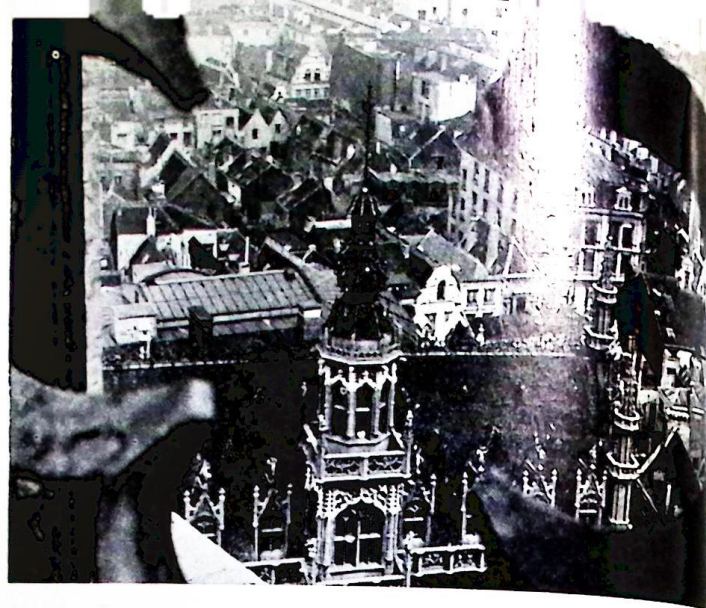
Le 13 avril 1811, la Maison du Roi (l'appellation a été reprise dès que les sans-culottes ont tourné les talons) est vendue par la Ville au marquis d'Arconati-Visconti, comte de Tirimont et baron de Gaesbeek. Mais le propriétaire trouve assez vite un nouvel acquéreur : Simon Pick. L'acte est passé le 4 août 1817. Or, la fille de Pick a épousé le peintre Louis Gallait qui, le 25 mai 1860, pour 272.500 francs-or, fait cession de l'immeuble à la Ville. La Maison du Roi servira successivement de local à la Société de



la Loyauté et au Cercle artistique et littéraire. Plus tard, la Ville décide de placer devant la Maison du Roi les statues des comtes d'Egmont et de Hornes qui seront d'ailleurs transférées à dix ans de là, au square du Petit-Sablon.

Malgré une restauration subie en 1814, l'édifice est délabré. On décide de le démolir et de le reconstruire. L'architecte Jamaer entreprend le travail en 1873. Il faudra plus de vingt ans pour l'achever. A ce moment (1895), les services de l'administration des Finances de la Ville s'installent à la Maison du Roi. Le second étage toutefois est réservé au Musée communal, inauguré dès le 2 juin 1887. Quand, en 1935, les Finances transporteront leurs pénates au Palais du Midi, tout l'immeuble sera occupé par ce Musée, inauguré officiellement le 13 juin 1935. (Nous en reparlerons peut-être un jour.)

Mais revenons à Jamaer. Il a conçu son œuvre en style gothique tertiaire, avec rez-de-chaussée et deux étages. Au centre (comme à l'hôtel de ville d'Audenaerde), une bretèche supporte la tour. L'architecte n'a pas oublié les souvenirs de la Maison du Roi. Il a placé quatre statues (œuvres du sculpteur Paul Dubois) décorant le pignon de l'édifice à front de la rue des Harengs. Ces statues représentent les tribunaux qui autrefois siégèrent ici : la Chambre des Tonlieux, le Tribunal de la Foresterie, le Consistoire de la Trompe et la Cour synodale. Au pignon latéral de la rue Chair-et-Pain, quatre autres statues rappellent les Gildes militaires ou Serments qui tinrent séance dans l'ancienne Maison du Roi : la Grande Arbalète, la Petite Arbalète (ou de Saint-Georges),



*Les campaniles de la Maison du Roi.*  
(Photo : G. Winterbeek.)

les Arquebusiers et les Escrimeurs de Saint-Michel. Enfin, Paul Devigne sculpta pour l'arcade centrale du premier étage de la tour, les statues de Charles Quint (qui ordonna une des reconstructions de l'édifice) et de Marie de Bourgogne (qui céda la Maison du Roi à la Ville en 1477) et, au second étage, les statues de Henri I<sup>er</sup> de Brabant (qui, en 1229, donna sa première charte à Bruxelles) et de Jean I<sup>er</sup> le Victorieux, notamment à Woeringen.

Avec ses fenêtres trilobées à arc surbaissé, la Maison du Roi est un beau monument. Le toit est entouré d'une galerie ajourée avec tourelles aux angles. On est ici en présence du style gothique parvenu à son plein épanouissement. Bien que de construction récente — et d'un style tout différent — l'édifice s'insère bien dans le cadre de la grand-place. Il ne paraît pas disgracieux, en face du somptueux hôtel de ville. Et puis, sur cet emplacement, se sont déroulés des faits heureux ou tragiques de l'histoire bruxelloise. La population y tient, plus qu'elle ne le laisse paraître. Un ensemble s'épanouit là avec harmonie. Et nul — citadins ou touristes de passage armés de leur appareil photographique — n'y est insensible. Le cœur d'une ville bat ici à grands coups.

Pierre GIRAUD

*La Maison du Roi illuminée à l'occasion des fêtes de Noël.*

(Photo : Haine.)

## SUR SENNE EN BRABANT

# HAL - DROGENBOS et leur peintre : LOUIS THÉVENET

L'HISTOIRE de Hal et de sa Madone noire est trop connue pour y revenir. Pourtant certains faits, anecdotes et détails méritent d'être étudiés davantage et on pourrait nous reprocher une redite ça et là.

Hal relevait au XV<sup>e</sup> siècle de l'archevêché de Cambrai. C'est ainsi qu'en 1410, Pierre d'Ailly, archevêque de ce diocèse, consacrait la basilique de Notre-Dame commencée en 1318. Ce temple imposant dont la grande nef surplombe les toits groupés autour de lui, nous gratifie d'une tour gothique aux élégantes proportions que surmonte une tourelle rococo, ajourée et se terminant par une coupole avec lanterne. Il est vraiment dommage qu'une flèche gothique n'ait parachevé cette œuvre vraiment digne d'intérêt.

La richesse et la disposition de ses motifs extérieurs ne lassent jamais la curiosité de l'admirateur attentif : des arcs fleuris, des culs-de-lampe à scènes bibliques, un portail aux statues et statuette multiples, de fins clochetons d'entre trumeaux, des fenêtres dont la largeur se rétrécit progressivement vers le fond du chœur, des galeries délicatement ajourées, la chapelle dite de Trazegnies avec sa tourelle, le tout d'un magnifique ensemble.

Lorsqu'on y pénètre, l'intérieur, tout en pierre, sans enduits, aux chauds tons chamois patinés, vous offre non moins de beauté : des arcs élégants, des ogives, des galeries finement ajourées au pourtour, un travail aussi fouillé que merveilleux des vitraux, l'harmonie parfaite du double tritorium et des écoinçons, une tapisserie « Saint Paul à Zystres » s'offrent à notre admiration.

Les fonts baptismaux, en bronze, datant du XV<sup>e</sup> siècle, sont une des curiosités de ce temple et on les met volontiers en pendant au puits de Quentin Metsys, sur la place devant Notre-Dame d'Anvers.

A remarquer également deux porches Renaissance en bois sculpté, deux tabernacles du XV<sup>e</sup> siècle dans le pourtour du chœur, le tombeau d'un fils de Louis XI, la chapelle latérale gauche, à voûte ajourée et surtout le magnifique retable du grand autel datant de 1533 et influencé par les illustres maîtres italiens.

Au pinacle du maître — autel qui semble sculpté dans l'or, trône la statue miraculeuse de Notre-Dame de Hal, véritable richesse de la petite ville et dont — suivant Juste Lipse — Elisabeth de Hongrie fit don à sa fille Sophie, mariée en 1239 à Henri II, duc de Brabant.

La légende qui a rendu célèbre la statuette se résume en quelques lignes : lors d'un siège, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle les bourgeois de Hal durent leur salut



*La basilique de Hal.*

à l'intercession de cette Vierge ou — pour mieux dire — à son aide directe, car elle reçut dans « son tablier déployé » les boulets destinés à la ville. Ces boulets se trouvent derrière un treillis en fer près de la porte d'entrée et les pèlerins s'amusent à les compter, ce qui — paraît-il — est impossible.

On doit l'édification de la basilique à l'intervention de princes et même de souverains de Bavière, de comtes de Hainaut. C'est aussi la raison pour laquelle Notre-Dame de Hal possède des confréries



non seulement dans le pays, mais également en France, en Italie où une église lui est consacrée à Murazzana, dans le Piémont; à Londres même, notre église nationale se trouve sous le vocable de la Madone de Hal.

Abandonnant la Cité mariale et suivant les méandres de la Senne par Beersel — promenade à faire surtout au Printemps par les vergers fleuris — pour arriver à Drogenbos qui doit son nom à un contrefort de la Forêt de Soignes dominant au sud du village, les marais entre la Senne et le Zandbeek.

La seigneurie de Drogenbos a appartenu aux Berthoud, les terribles seigneurs de Grimbergen. Puis passèrent aux Dove-reyn « gentilshommes de bouche » des ducs de Bourgogne, ensuite aux aides de camp de Charles Quint et de Philippe II, les Dubois. Ceux-ci possédèrent plusieurs maisons au bas de l'escalier des Juifs, rue Ravensteyn, à Bruxelles. En 1724 naquit à Drogenbos, Charles-Théodore de Sulzbach, nommé électeur palatin en 1742 par son alliance avec sa cousine et qui devint duc de Bavière en 1777.

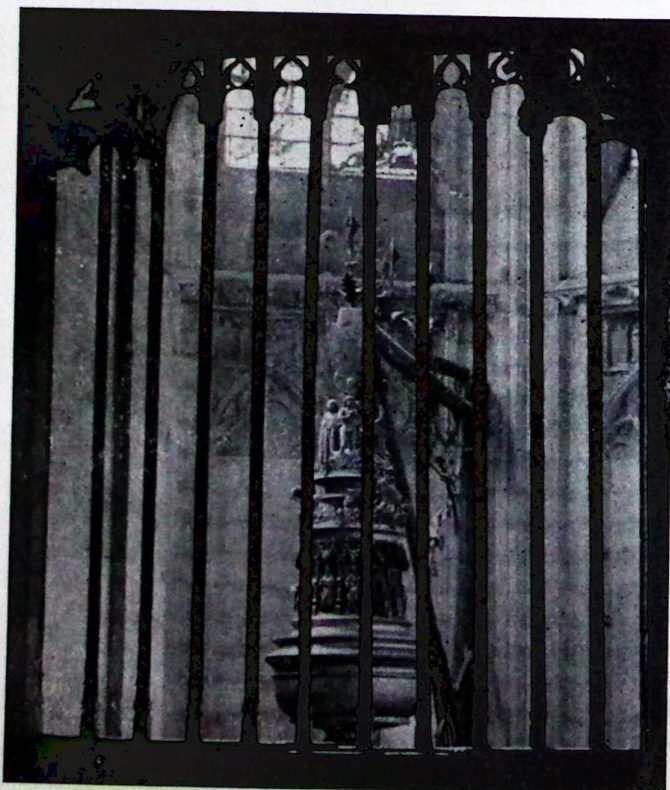
Deux monuments intéressants y existent encore : son église remarquable datant du XIII<sup>e</sup> s. et son « vieux château » dont des parties — les plus anciennes — remontent au XIV<sup>e</sup> siècle.

L'église, qui a sa tour sur la croisée du transept, est de conception typiquement brabançonne et fut, aux environs de 1930, l'objet d'une étude fouillée du chanoine Thibaut de Maisières. On y découvrit au 1<sup>er</sup> étage de la tour, le nom de l'architecte gravé



La madone noire de Hal (1257).

Les Fonts baptismaux.  
(Fondeur Willaume Lefèvre de Tournai, 1446.)



dans la pierre Jan Va Lire ». (1)

Dédiée à saint Nicolas — statue très ancienne — elle a été restaurée au cours des dernières années. On y fit disparaître une inscription qui avait sans aucun doute son utilité dans le brouillard du temps :

« God ziet U  
Doet uwe veiligheid op  
[straet  
De plaets is heilig waer  
[ge staet. » (2)

Jolie, d'un équilibre parfait, l'église possède une riche décoration sculpturale : clés de voûtes bicéphales, nervures au profil pur, consoles en têtes; quelques statues dignes d'intérêt et des fonts baptismaux du XVII<sup>e</sup> siècle aux armoiries d'Adrien Dubois.

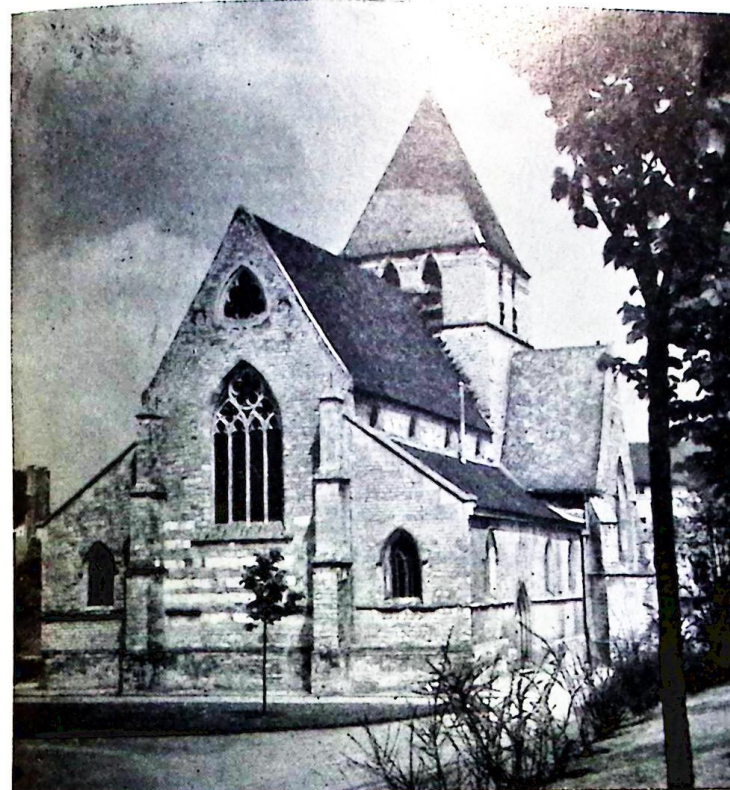
A front de la grand-route, près de l'église, l'on voit le « vieux château » qui conserve l'essentiel de son caractère et ce malgré les atteintes du temps et des vandales. Des restaurations malheureuses l'ont partiellement défiguré, mais en vue d'y établir les services communaux, on se plaît à espérer une restauration en rapport avec les témoins qui persistent.

Ces deux communes sur Senne en Brabant ont hébergé pas mal de notabilités politiques, religieuses, littéraires et artistiques.

Leur biographie ferait l'objet d'une étude volumineuse et l'histoire générale ou locale nous les ont

(1) Jean de Lierre.

(2) « Dieu vous voit. Faites vos saletés dans la rue. L'endroit où vous vous trouvez est sacré. »



La remarquable église de Drogenbos (XIII<sup>e</sup> siècle).

fait connaître. Nous ne voudrions cependant pas oublier en ces lignes, un artiste méconnu durant sa vie, un artiste doublé d'un poète qui n'a vécu que pour glorifier le plus simplement du monde — mais avec quel talent ! — ces régions brabançonnnes si pittoresques : Louis Thévenet.

En 1957, après des années de séparation forcée par les événements de 1940, nous avions le rare bonheur de retrouver notre Prix Verlaine, membre de l'Académie : René Lyr. (3) auteur de « Mon ami, Louis Thévenet », ouvrage dont il nous dédia un exemplaire numéroté.

Pour avoir connu et l'auteur et l'artiste, les deux furent unanimes pour déclarer : « qu'il n'est pas de terre au monde où les artistes soient autant aimés qu'en Brabant. Le peuple y a l'instinct de la couleur. Tandis qu'ailleurs, on considère généralement le musicien, le peintre, l'écrivain lui-même comme des déclassés, les Flamands saluent comme une faveur du ciel — et c'en est une — la vocation artistique, spécialement celle de la peinture. L'artiste, à son tour, ne se sépare pas du milieu dont il sort et qui, presque toujours, est celui du paysan, de l'ouvrier. Mais le bourgeois s'identifie à la masse. C'est lui qui soutient

(3) Voir Revue de la Générale n° 6 — nov.-déc. 1957.

Louis Thévenet à l'âge de 45 ans.

l'effort d'art, sans discernement parfois, avec persévérance et générosité soutenue. »

Louis Thévenet eut comme compagnon d'école chez les Frères de la Doctrine Chrétienne, rue de la Porte Rouge, Pierre Scoupreman devenu peintre également par des prodiges de volonté et de courage (4). Tout jeunes, ils habitaient d'ailleurs le même quartier populaire où notre Breugel vivait jadis. L'endroit était favorable à l'épanchement artistique des deux enfants : les nombreux étalages d'antiquaires, dominés par le square du Petit Sablon aux grillages et statuettes délicats, l'église de N.-D. des Victoires d'un ogival le plus pur, N.-D. de la Chapelle.

Après une fugue en mer, il devint garçon de courses à la maison Beethoven, face au Conservatoire, où — installé dans les sous-sols — il crayonna les murs de silhouettes de bateaux, têtes de marins et de pêcheurs. Fréquenta quelque temps l'Académie Libre de l'estaminet « La Girafe », aux abords de la Grand-Place et suivit quelques séances à « L'Effort » où l'introduisit Oleffe qui lui apprit les secrets du métier. Ce furent là, ses seules études académiques. Il ne fut d'ailleurs pas le seul à bénéficier des sages conseils et encouragements d'Oleffe : Rik Wouters, Rodolphe Strebelle, Philbert Cockx et d'autres encore lui doivent beaucoup.

Où Louis Thévenet planta-t-il le plus souvent son chevalet ?

Ce qui nous ramène aux bords de notre Senne en Brabant où, limitant ses efforts à des thèmes familiers, des objets banals, des intérieurs simples et

(4) Il alla gagner durement, dans les mines comme abatteur de fond de fosse, de quoi tenir durant les mois de travail d'art.





naïfs, il produit de réels chefs-d'œuvre. Nous citerons volontiers en exemple : « Lettre de faire part » de la collection Timmermans où nous voyons un coin de cabaret brabançon avec son comptoir surmonté de la pompe à bière et y collée la lettre blanche bordée de noir où l'œil s'accroche malgré les lumières et les couleurs de l'ambiance. Ce « faire-part » constitue toute l'âme du tableau. L'imagerie populaire et puérile que l'on voulait voir dans l'art de cet artiste en est la valeur d'âme primordiale, cette simplicité apparente il l'a précisément chargée de vie, d'humanité.

Parcourant les journaux et les revues de l'époque, nous notons au hasard :

En mars 1906, le chroniqueur artistique du « Messager de Bruxelles » note en quelques mots :

« Les intérieurs de M. Thévenet sont presque des chefs-d'œuvre ».

De l'« Indépendance Belge » extrayons :  
« Le progrès de ce jeune peintre est remarquable. Sa couleur chaude ne rappelle plus qu'autrefois elle semblait empruntée à la palette de A. Oleffe. Elle lui appartient, comme lui appartient son faire appliqué, un peu gauche, mais d'une grande conviction. Les meubles, les bibelots qui peuplent ses logis évoquent si bien l'âme des gens qui passent leur existence parmi eux et dont on croit entendre le pas et la parole dans une pièce voisine. »

Et que dire de cette note si exacte du 13 octobre 1906 de « Samedi » :

« Dans ce coffre solide de jeune marin à la face rude bat une âme délicate de poète. Ses « intérieurs » répètent toujours un peu le même effet, mais l'effet est délicieux. On peut attendre une œuvre définitive d'un artiste qui sent à ce point palpiter, dans le silence ému de sa petite maison, la vie des choses familières. »

Le 6 octobre 1907, Georges Ramaeckers, à l'occasion du Salon d'Automne du Cercle Le Travail au Musée Moderne, parle en ces termes :

« Ce curieux Louis Thévenet qui expose tout un choix de petites toiles où le charme de la couleur s'égale à celui de la psychologie des choses. C'est bien l'âme humble et colorée, la belle petite âme de couleur d'un intérieur paysan qui m'attire, puis



« Le Parapluie » par L. Thévenet.  
(Œuvre appartenant à la collection René Lyr.)

« la cuisine au noir,  
« en contraste de valeur  
« autant que de couleur  
« avec le mur noir. Thévenet  
« ne sait isoler un objet  
« tout en le tenant dans  
« l'atmosphère très expressive  
« sive de son ambiance  
« silencieuse. Il vous trouve  
« des tons d'une rare  
« éloquence pour vous traduire,  
« sans visages humains,  
« sans gestes et sans complications, le  
« rêve disert des chambres  
« modestes où le temps fait  
« tic-tac dans une vieille  
« caisse sculptée de pendule  
« flamande. Son travail est très moderne. Sa  
« couleur ne l'est pas moins.  
« Une nature-morte de Thévenet me donne,  
« avec une gaucherie délicate,  
« la sensation de la vie simple et me précise,  
« de mieux en mieux, une vision  
« personnelle stylée et neuve des  
« objets de la maison familiale. »

Nous ne pouvons omettre

l'avis que donna Camille Lemonnier :

« M. Louis Thévenet a su animer un genre qui, par lui-même, parle peu à l'esprit. En effet, donner la vie de l'art aux formes chantournées d'un fauteuil, aux nuances de la soie d'une tenture, à la symétrie d'une pièce meublée pour en dégager la conjecture d'un temps ou l'état d'âme d'un peintre, à force de sûreté de main, de précision, et d'élégance dans les valeurs lui réussit pourtant maintes fois. »

Nous pourrions allonger les citations qui pleuvent pendant que Louis travailla sans relâche.

Après la libération de 1918, il s'est quasi exilé en s'installant au Solembemt, à Hal, en retrait du canal, parmi les miséreux, dans une sorte d'impasse à gros pavés. Roulottes d'un côté, masures branlantes de l'autre. La dernière de celles-ci est la demeure du « grand peintre ». Des fleurs partout dans le minuscule jardin clôturé de hauts murs. Dans un angle, une chapelle votive avec N.-D. de Hal et, comme l'authentique, encadrée de deux vases avec des fleurs de saison.

C'est là que, lors d'une visite, il formula cette phrase devant René Lyr : « On entend l'air chanter ». Celle-ci fait le pendant à celle que me prononça Alfred Pietercelie lorsque, adolescent, je fis mes premiers pas dans l'art : « Chez nous, cher ami, il faut savoir chanter la lumière, même par temps gris. »

A une autre question : « Comment fais-tu pour rendre cette lumière, pour donner l'atmosphère, la musique suspendue ? », il répondit : « Pour arriver à cela, je prie Dieu... »

Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il ressentait, l'était par le cœur et l'âme du poète naïf et pourtant plein de profondeur.

Son « Eglise de Drogenbos » compte parmi ses chefs-d'œuvre. C'est le paysage le plus complet qu'il ait signé son auteur. Nous pensons que l'artiste y atteint au sommet technique. « Le coloriste s'y affirme dans la pureté des tons, dans leur plénitude, dans d'harmonieux accords des complémentaires et la sublimité des accents qui font chanter l'unité sereine, la paix des choses, on dirait, d'un béguinage médiéval. L'équilibre de cette page est d'autant plus exceptionnel qu'elle fut réalisée à un moment où l'inquiétude habitait déjà l'esprit de l'artiste. » (1)

« L'Homme à la Carte » a également été peint à Drogenbos. On y voit un candidat au mariage indiquer du doigt le voyage de noces qu'il comptait effectuer au pays des houblonnières et des bières, Alost et environs.

« L'Eglise St-Martin — N.-D. de Hal » — extérieur et intérieur. « L'Intérieur est son chef-d'œuvre »,

## OCTOBRE OU LA SYMPHONIE FAUVE

**D**EBUT de mois magnifique, d'une clarté mordorée et d'une transparence ténue idéales. Un don du ciel avant la fauve bagarre. Brouillards matins et soirs. Un air sur et à l'aube, caressant vivement yeux, joues, bouche, nuque. Bonne lampée rafraîchissante qui délivre le corps des sangsues de la nuit. Sous les arbres des tapis d'art oriental. L'air est plein de fines mouillures, impalpables. Près des haies noires des perles fines enfilées dans les fils de la Vierge. Sur les groseilliers des voilettes à lamelles argentées. Entre les rosiers des toiles d'araignées ornées des larmes de minuit. Midi, rayonnant encore, sollicite un peu de nonchalance, de regrets non formulés. Des volées d'oiseaux se posent dans les taillis, s'y racontent des histoires, remuent, dégringolent, se chamaillent, piaillent et se régalaient des baies savoureuses à l'auberge des oiseaux. Le crépuscule est jaunâtre, parfois couleur de suie.

Octobre est un herbier d'orgues éclatantes, de symphonie en brun, en ocre, en jaune, en blond, de sang caillé, qui perd, à regret, par lassitude, à chaque heure qui passe, un peu plus de feuilles, de plumes, de laines, de poils, de dentelles, de fioritures, de breloques, de flammes, de clarté et de grelots. Saison d'humeur végétale qui se dénude avec pudeur, mais qui va sombrer de plus en plus dans la pénombre. Il y aura des journées venteuses sous un ciel bas, ou de soleil blanc pour des dieux fauves aux yeux verts. Il y aura des nuits diffuses pleines d'étoiles

disait Oleffe. Ces deux œuvres furent signalées, en 1918, à Fierens-Gevaert, alors Conservateur en chef des Musées Royaux, par M. Jules Neyrinck, bourgeois de Hal. Fierens-Gevaert s'en vint rue Solembemt. Louis demande 500 francs, compte tenu de la destination de ces toiles. Fierens se récria. Il invita le peintre à réfléchir... M. Neyrinck acquit lui-même les deux toiles qui sont encore en possession de sa veuve. Mais celle-ci s'est obstinée jusqu'à présent de les montrer. »

Notre but n'étant pas de faire l'analyse complète de l'œuvre de Louis Thévenet, René Lyr s'en est admirablement acquitté, mais bien de faire ressortir combien notre région de Senne en Brabant est et reste digne de l'admiration qu'on ne cesse de lui vouer...

C. DERIE DU BRUNCQUEZ.

(5) Collection de R. Lyr. Toile justement comparée aux meilleurs Utrillo. Ce chef-d'œuvre fut donné à un tapissier pour le payer de l'aménagement de deux chambres — dont coût 30 francs ! — Trente années plus tard, René Lyr le payait 30.000 francs.

débordantes, ou mystérieuses, sans issues, dirait-on, comme un tombeau.

La terre fumée, labourée, hersée est prête à recevoir les semailles d'hiver. Les betteraves sont arrachées, débarrassées de leur collet à larges plumets gorgés d'eau, et conduites à la raffinerie qui baigne dans la fade odeur des pulpes. Les attelages, les routes, les précieuses racines, tout est boueux et gris. La nature est presque chauve. Ses odeurs sont confuses, rouillées, charnelles s'exhalant du terreau tiède, de l'humus qui a ses vapeurs, du brouillard chevelu, d'étoiles vagabondes, d'orgues de barbarie, de suintements fumeux, d'écorce de lune, d'amulettes de soleil... Les miroirs de l'automne ne nous trompent guère sur les saisons de la vie. Chaque saison ajoute une ride à nos rides. A chaque automne nos cheveux deviennent un peu plus gris. Nous comprenons de mieux en mieux le monde tellement grand, et si petit, comme notre cœur, bien-aimée. On se comprend presque sans gestes, sans paroles. L'amour sent bon comme les pommes qui parfument du grenier à la cave. Je l'appelle reinette-étoilée, belle-fleur, grisette... J'ai apporté des poires à la chair fondante, savoureuse : louise-bonne, durondeau, beurré Hardy, bon chrétien William's. Le feu brûle dans la pièce commune. Les âmes veillent derrière les volets. Prenons nos quartiers d'hiver. Les noix ce soir ont un léger goût d'amertume. Le bruit des coques éclatées a fêlé le silence.

Paul DAWELHENS.





## SAINT-MARIN A BRUXELLES

Avant l'inauguration officielle (le 17 octobre prochain) de l'Office des Métiers d'Art du Brabant, rue St-Jean, 6, une exposition consacrée à la République de St-Marin, s'est tenue dans le vaste local de cet organisme.

M. Noël, consul général à Bruxelles, a présenté aux visiteurs d'intéressants documents historiques, gravures, céramiques, faïences, etc., de la république la plus petite et la plus ancienne du monde.

(Photo : Haine.)

Quelques affiches très suggestives de la République des Capitaines-Régents, figuraient parmi les intéressants documents historiques et touristiques qui avaient été sélectionnés par les organisateurs.

(Photos : Les frères Haine.)



S'ANNONCE déjà la fin de l'été; la ville a repris tous ses droits et l'homme a senti son univers se resserrer brusquement : rêveries ensoleillées, paysages enchanteurs, portions d'Infini trop avidement saisies et prématurément enfouies...

SAN MARINO... SAN MARINO...

L'écho les a surpris, eux tous qui s'acheminaient, trop tôt et trop mal résignés à la longue nuit de l'hiver.

« LIBERTAS »

Nombreux sont ceux qui ont reconnu ce mot de ralliement :

aspiration latente dans le cœur de l'homme,

c'est la devise du San-Mariniste, l'égide sous laquelle s'est placée la République la plus petite (60 km<sup>2</sup> et 17.000 habitants) et la plus ancienne du monde (sa fondation remonte au IV<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ).

A cause de son histoire millénaire, de ses traditions séculaires et des précieuses œuvres d'art qu'elle conserve jalousement, elle exerce un grand attrait sur tous ceux qui la découvrent, réussissant à les fasciner.

Située au cœur de l'Italie, elle est dominée par le Monte Titano où s'élève, à 750 m d'altitude — au

centre d'un majestueux panorama unique au monde par son ampleur et par la variété des éléments naturels — la petite capitale de l'Etat.

C'est un peu pour rappeler aux vacanciers d'heureuses journées, mais aussi pour marquer dignement une fête nationale que les San-Marinistes honorent avec ferveur, que leur consul général à Bruxelles, Maître Noël, a organisé, en collaboration avec l'Office des Métiers d'Art du Brabant, une exposition.

ELLE EST VENUE JUSQU'A NOUS,  
PRECIEUSE MESSAGÈRE DE REVE ET  
D'ESPOIR...

Dans les nouvelles salles de l'Office des Métiers d'Art du Brabant, San Marino s'est révélée à nos yeux, amoureusement parée de sa « libertas » :

— d'intéressants documents historiques retracent pour nous l'incroyable survie, à travers toutes les péripéties de l'histoire médiévale et moderne, de ce petit Etat qui peut aujourd'hui se targuer du titre de « plus ancienne république du monde »;

— des gravures, des affiches et surtout de fort belles photographies de l'agreste San Marino nous conduisent à travers les pittoresques ruelles et les sites inoubliables de ce pays privilégié;

— des poteries, céramiques et faïences nous dévoilent toute la finesse et l'éclat de l'artisanat de Saint-Marin;

— le vin mousseux du pays est lui aussi à l'honneur, encadré par une verrerie délicate.

La partie la plus remarquable de cette exposition est probablement constituée par une collection de timbres-poste qui réjouit et fait pâlir d'envie les philatélistes qui franchissent les portes de l'exposition.

Il y a là des pièces extrêmement rares et des vignettes modernes, parmi des séries du plus haut intérêt.

Le vernissage de cette remarquable exposition s'est déroulé en présence de très nombreuses personnalités qui étaient accueillies par le Consul général de San Marino entouré de MM. Maurice Malherbe, Philippe Van Bever et Charles Courdent, membres de la Députation permanente du Brabant.

Nous avons reconnu parmi elles notamment : M. A. Schoeller, Grand Maréchal de la Cour; Mgr. Innocenti, représentant le Nonce apostolique; MM. C. De Valkeneer en Ch. Kerremans, Attachés au Cabinet du Roi; M. J. P. Paulus, Chef de Cabinet Honoraire du Roi; M. Hanse, président du Conseil provincial; M. Roger Gominet, Vice-Consul de France à Bruxelles; S. Exc. M. N. Y. Na'ama, Ministre Plénipotentiaire, Chargé d'Affaires d'Irak; M. Hochleimer, attaché culturel près l'Ambassade d'Autriche; M. Tomassi, Directeur de l'Office National Italien du Tourisme; M. Alfredo Sixto, Directeur de l'Office

Espagnol du Tourisme; MM. Vercruysse, Cluyse et Sacré, Commissaires des Arrondissements de Louvain, Nivelles et Bruxelles; des bourgmestres de l'agglomération bruxelloise; M. P. J. De Rons, Echevin de Bruxelles; Mme Van Leynseele, Echevin des Beaux-Arts de Bruxelles; Mlle Brunard, Conservateur de la Maison du Roi; M. Delepeleire, Bâtonnier de l'Ordre des Avocats; M. Martiny, Architecte en chef de la Villa de Bruxelles; M. Chantren, président de la Foire internationale de Bruxelles; Le Comte et la Comtesse Ruffo de Bonneval, etc. etc.

M. de V.

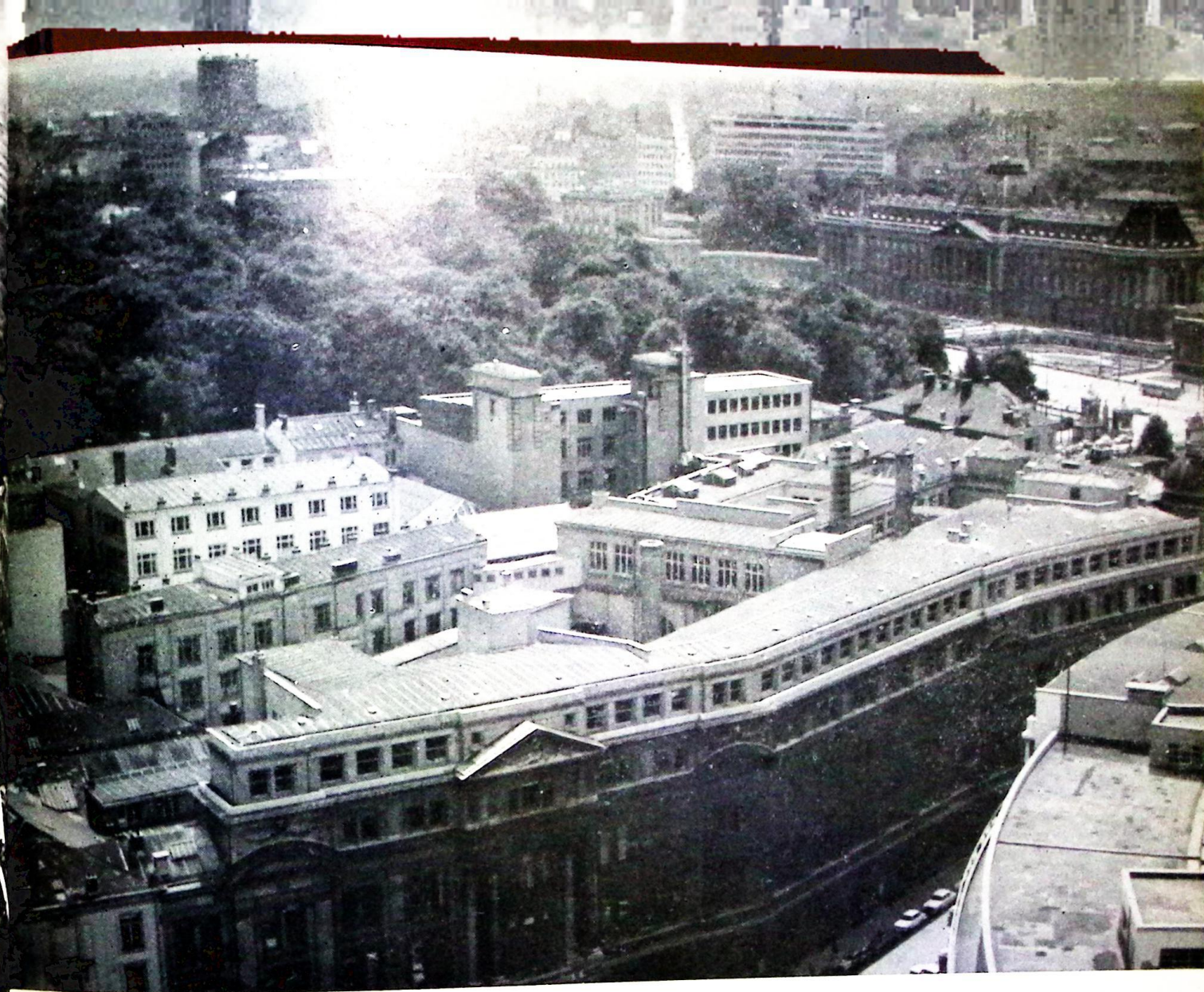
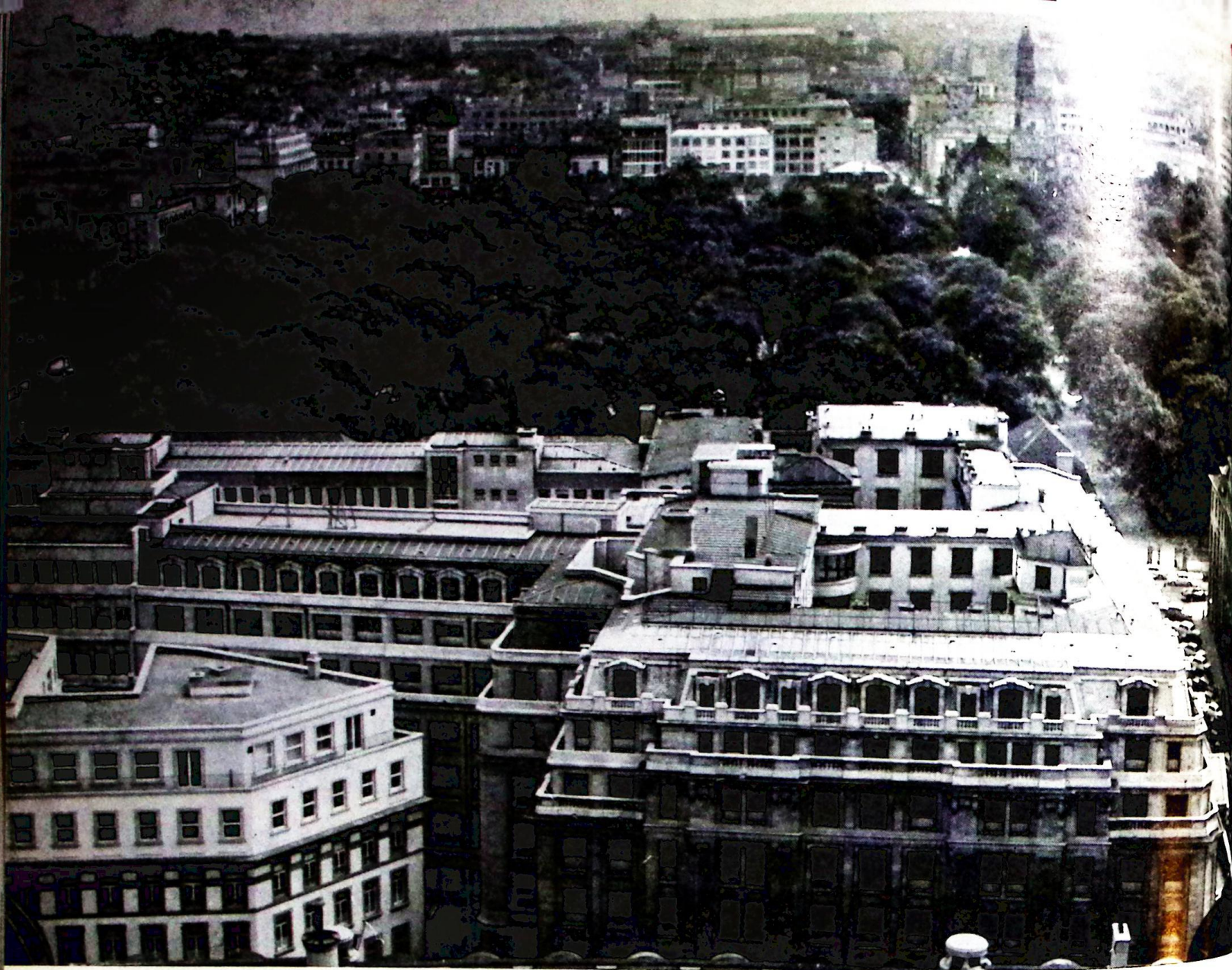
## Un sacrilège évité

Les énergiques protestations de M. Trachet, bourgmestre d'Ohain, parlant au nom de la population entière de la commune, contre le projet consistant à mutiler le site classé que constitue la place communale, dans le but de moderniser la Route Nationale 53, reliant Genappe à La Hulpe, ont porté leurs fruits.

M. le sénateur Warnant, qui avait puissamment épaulé les protestataires, vient en effet d'être avisé par le directeur de l'Administration des Ponts et Chaussées qu'il avait été décidé d'étudier un nouveau projet d'amélioration de la route dont la réalisation n'exigera pas l'enlèvement d'une rangée de beaux arbres de la place.

Un sacrilège a pu ainsi être évité.





## Bruxelles...

Evidemment, chacun connaît le parc de Bruxelles. Mais chacun a-t-il déjà pu contempler l'imposante masse d'espace vert qu'il constitue au cœur de la capitale ? Non ! Eh bien, l'occasion en est offerte ici, grâce à la reproduction d'une photo prise du haut du Westbury...

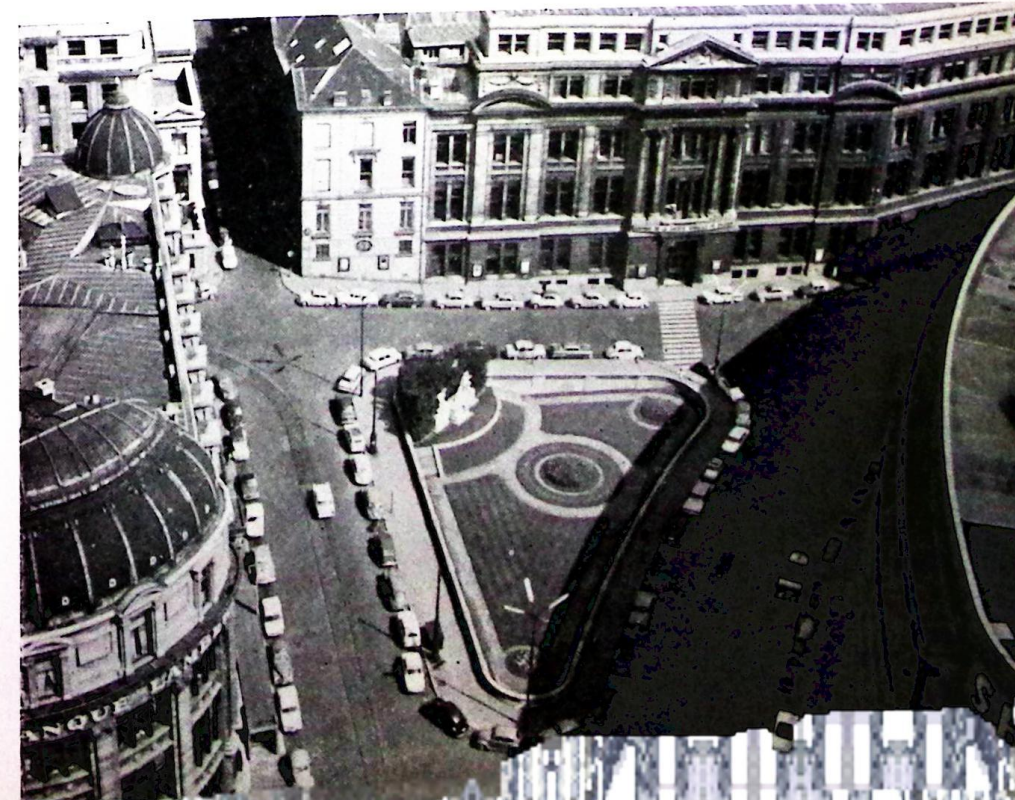
En bas : Notre photo de gauche offre un net contraste entre l'architecture moderne et celle

## New look

de nos pères... A vous de comparer et de juger !

Quant à celle de droite, elle représente des côtés utilitaires de la vie : Banque Lambert, Banque de la Société Générale de Belgique et le building Shell... que relève (au centre) un brin de poésie : un monument entouré de verdure.

(Photos : Marcel Hombroeck.)







# AU « BEGUINAGE » DE VAL-DUCHESSE

s'est tenue du 14 au 29 septembre une exposition d'art et d'histoire qui a couronné les fêtes marquant le Centenaire de la commune d'Auderghem.

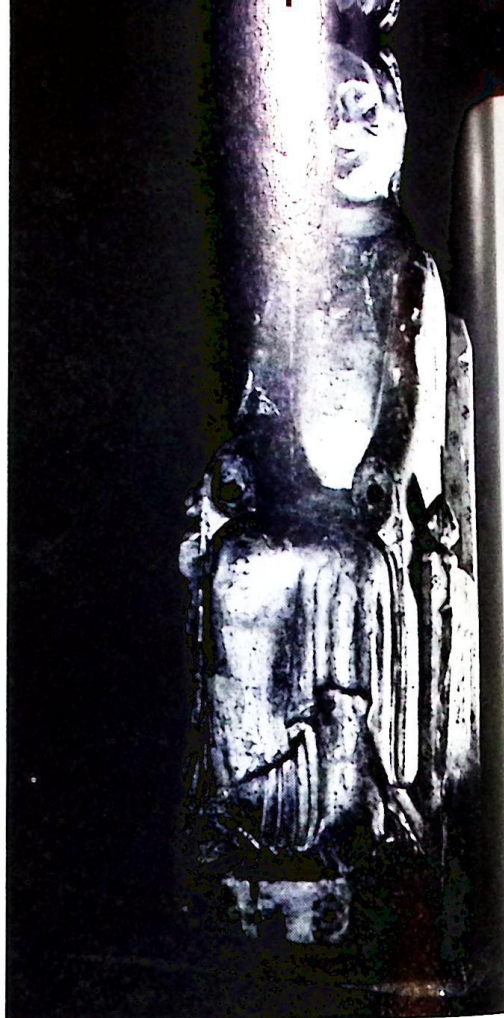
Voici deux des nombreuses pièces d'art qui y ont figuré :

← Sainte Anne, bois polychromé de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. (Eglise Sainte-Anne Auderghem.)

La Vierge « Sedes Sapientiae » d'Auderghem.

Bois polychromé (XII<sup>e</sup> s.). (Musées royaux d'Art et d'Histoire.)

(Photos : M. Hombroeck.)



## Un musée où l'on retrouve l'âme du Brabant Wallon : celui de **VILLERS-LA-VILLE**

**L**ORSQU'ON prononce le mot Villers-la-Ville, on évoque inévitablement les ruines de l'abbaye cistercienne, le moulin du XIII<sup>e</sup> siècle, la ferme féodale, l'église et les retables.

Cependant, il existe, dans ce joyau trop méconnu du Brabant wallon, d'autres pôles d'intérêt qui passent inaperçus parce que trop récents ou insoupçonnés.

Savez-vous que d'infatigables chercheurs ont trouvé, au cours de ces trois dernières années, plus de 1.500 pièces néolithiques, ce qui porte Villers-la-Ville à l'avant-plan des sites préhistoriques de la région ?

Savez-vous que l'église recèle quelques pierres tombales du plus haut intérêt ?

Savez-vous que la nature y est tellement opulente qu'elle réserve des découvertes imprévues : plus de quatre-vingts espèces d'oiseaux, des quantités d'insectes rares, des plantes dont la rencontre comblerait d'aise maints botanistes ?

Vous avez lu, en bref, dans notre précédente revue, qu'un petit musée y a été inauguré...

Voulez-vous que je vous y conduise ? Empruntez cette magnifique artère touristique qu'est la 430 et arrêtons-nous au terme de celle-ci; nous voici à la porte de Bruxelles, érigée au XII<sup>e</sup> siècle; contour-nons le mur de pierre. Nous y sommes.

Lorsqu'on pousse la barrière, il semble qu'on pénètre dans un monde révolu, un monde que quelques privilégiés peuvent encore comprendre, un monde fait de quiétude, de charme et de poésie.

Franchissons l'entrée ménagée dans le vieux mur en mal d'équilibre et entrons... Nous voici dans l'enclos du musée de la Porte de Bruxelles, où nous retrouvons sans effort l'âme du Brabant wallon, et où, en prêtant bien l'oreille, nous pourrions entendre battre le cœur même de Villers-la-Ville.

Tous les décors de cet endroit pittoresque sont plantés de telle façon que le temps présent s'estompe et s'oublie : à gauche, la masse trapue de l'ancienne brasserie, soutenue par ses énormes contreforts; au centre, les tours jumelées de la chapelle, évoquant des formes monastiques qui attendent l'anéantissement; à droite, les arcades de l'ancienne pharmacie, surplombant le chemin de leur architecture grise, et partout, la nature, la nature souveraine et puissante, avec ses chants d'oiseaux, son friselis de feuilles, le gazouillis de l'eau et la senteur des bois.

Le sentier qui embrasse la pelouse récemment semée est bordé d'une plate-bande contenant quelque quatre-vingts espèces de plantes médicinales. Voici,

au hasard des rencontres : l'ortie, utilisée jadis contre les dartres; la camomille, aux fleurs de laquelle on recourt contre les maux d'estomac; le cresson, dépuratif et anticorbutique; le pissenlit, laxatif et diurétique; le plantain, aux feuilles astringentes; la pulmonaire, employée autrefois contre le catarrhe; la menthe, aux fleurs stimulantes; le serpolet aux fleurs excitantes; le bouillon blanc, calmant et diurétique...

Mètre après mètre, le visiteur se penche sur ces plantes qui furent cultivées jadis par les moines, à deux pas de là, et qui constituèrent pendant de nombreux siècles, les seuls remèdes de nos aïeux.

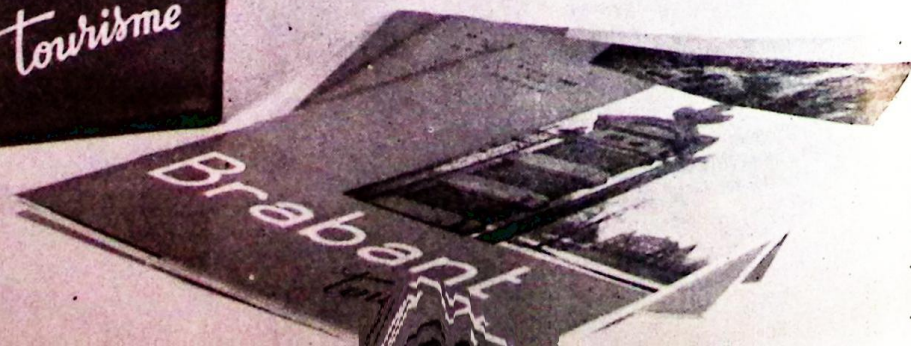
Voici la véronique, qui a collé un coin de ciel bleu sur ses pétales; plus loin, le muguet semble attendre le 1<sup>er</sup> mai pour sonner le printemps de ses clochettes frangées; à côté, une plante de violette paraît confuse d'être mise en évidence et de se voir affublée d'une étiquette barbare : « Viola odorata » !

La grande majorité de ces plantes, telles la digitale pourprée, trouvée dans un bois voisin, ou la scolopendre, découverte auprès de la vieille demeure, appartiennent au terroir, et ont été prélevées et déterminées par le groupe botaniste du musée. Dans un avenir assez rapproché, il est envisagé de présenter aux visiteurs des plantes provenant de diverses régions du pays, mais, du fait de leur délicatesse, il sera nécessaire de reconstituer leur biotope respectif.

Lorsque le périple est terminé, on se retrouve devant la maison vétuste, vieille coquette qui se serait poudré le visage pour cacher ses pierres mangées par la lèpre du temps; maison classique du siècle dernier, solidement campée sur ses murs épais troués de petites fenêtres, encapuchonnée d'un toit de tuiles qui ont pris une couleur indéfinie. Au pignon, l'ancienne porte de Bruxelles arrondit son arcade, dont l'austère nudité et l'harmonie de la courbe témoignent de la pureté du style. Dans ce coin exquieusement désuet, qui fait penser à des bégui-nages médiévaux, le visiteur s'attarde, s'extasie et se met à rêver : c'est ici que durant de longs siècles,

**P**OUR répondre aux vœux émis par de fidèles lecteurs, la « Revue du Brabant » vient de faire confectionner un album-couverture, imitation cuir, de teinte rouge très agréable à l'œil et d'une conception moderne fort pratique, qui permettra à chacun de conserver nos numéros au fur et à mesure de leur publication.

Les amateurs peuvent se le procurer au Bureau d'Accueil de la Fédération touristique du Brabant, 2, rue St-Jean, à Bruxelles, au prix dérisoire de 50 francs, ou en versant ce montant au C.C.P. 3857.76.

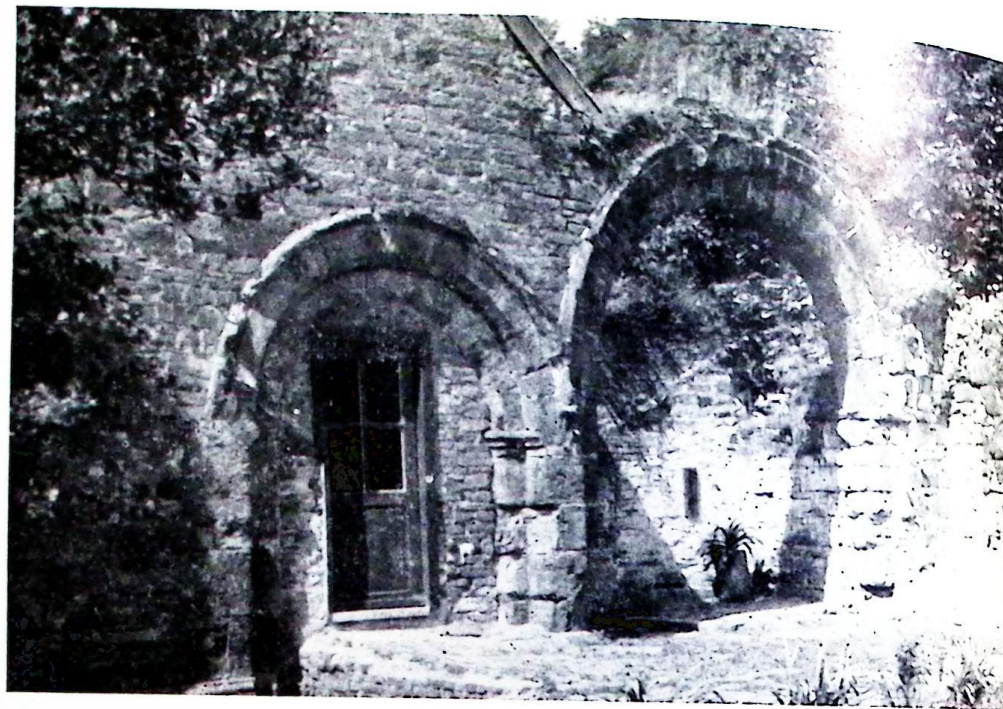


Le musée.





L'ancienne  
porte de Bruxelles.



défilèrent les splendides équipages des nobles de la région et s'acheminèrent les lourds attelages; c'est par cette porte que Gérard de Marbaix s'engagea pour se rendre à la troisième croisade...

Mais revenons à la réalité et franchissons l'huis de la vieille demeure. nous entrons dans le règne de la sérénité et de la dévotion aux choses du passé; la chaude intimité qui se dégage de ces pièces basses est rehaussée par la lumière diffuse, filtrée parcimonieusement par les petites fenêtres, découpées dans les murs blanchis.

Les deux salles semblables qui constituent le musée sont pavées de carreaux gris et surmontées d'un plafond à voussures qui s'appuie sur une énorme poutre de chêne noir.

La première pièce reconstitue l'histoire du monastère. On peut notamment y admirer une maquette reproduisant fidèlement l'abbaye en son âge d'or. Sous une vitrine sont exposés des fragments de vitraux, un morceau caractéristique du pavement du séchoir de la brasserie, treize reproductions de sceaux, dont le plus ancien date de 1218.

Plus loin, étalés sur une table, se trouvent des documents de réelle valeur historique, tel ce livre d'actes de 1612, dont la couverture en parchemin a été découpée dans un livre de chants liturgiques du XI<sup>e</sup> siècle. A côté, un avertissement extrait de rôle du percepteur de la région en 1753 attire le regard; ce fonctionnaire s'adressait à ses contribuables en des termes tellement polis et déférents qu'on n'en croit pas ses yeux: « Chers et bien aimez, ceux de Gentinne »... Que les temps ont changé! Les murs sont tapissés de photocopies de chartes et de documents qui font les délices des connaisseurs. Au-dessus de la cheminée trône le portrait en buste du dernier abbé qui fut curé à Mellery.

Tout cela est présenté avec goût et avec simplicité et commenté avec beaucoup de soin par les membres de la section culturelle du Syndicat d'initiative qui se relayent pour tenir le musée ouvert le plus possible au nombreux public.

En franchissant le seuil qui sépare les deux pièces, on passe de l'histoire proprement dite à l'histoire naturelle.

Contrairement à ce que l'on pourrait s'imaginer, et à ce qui se fait parfois, le visiteur n'est pas plongé dans un encombrement de sujets, une incohérence de collections: une sévère sélection permet aux gens intéressés de se rendre compte de la richesse du terroir et... d'apprendre quelque chose. Sur l'appui de la fenêtre, à gauche, près de l'entrée, une salamandre au corps parsemé de taches jaunes trempe sa queue dans l'eau. Voici, à côté, les deux fossiles caractéristiques de la localité.

Quelques vitrines présentent des nids d'oiseaux, choisis parmi les plus caractéristiques, tel ce nid

de loriot, dont la légende vous apprend que ce n'est pas l'homme qui a inventé le hamac; tel ce nid de rouge-gorge, bâti sur deux bouteilles, tel l'habitat du troglodyte, petit oiseau astucieux et opportuniste, qui a élu domicile dans un cache-pot en osier; tel le berceau de la rousserolle, suspendu entre quatre roseaux.

Que de choses l'on peut apprendre en peu de temps... et en peu d'espace!

Une trentaine d'oiseaux et maints animaux empaillés font bon ménage dans plusieurs armoires, et se narguent à longueur de journée: ici, un harle, égaré dans notre région par la tempête, là un renardeau aux oreilles pointues, plus loin, une grive, à gauche, un grèbe castagneux, à droite, un couple de loriot, près de la porte, un freux, dans son manteau noir.

Une place de choix est réservée aux insectes: un amateur de la région a eu le souci de présenter la série complète des papillons diurnes rencontrés à Villers-la-Ville, soit 43 espèces. Une partie des papillons nocturnes rencontrés dans les environs montre combien est riche la faune de l'endroit. Sous une vitrine, on rencontre des bataillons de coléoptères, les uns revêtus d'armures de bronze, les autres bardés de cuivre et d'or...

Tel est cet embryon du musée de la Porte de Bruxelles, appelé, qui sait, aux plus grandes destinées.

On retient de cette visite, la certitude d'avoir appris quelque chose et la satisfaction profonde de s'être arraché pour quelque temps aux servitudes de la vie actuelle et aux perpétuelles et énervantes agitations de la ville.

Et puis, si vous avez la chance de quitter cette oasis de silence et de recueillement à l'instant dépoursculaire, dirigez votre regard vers les tours demantelées de la chapelle. Vous verrez, dans la lumière évanescence, le sommet de l'église pantelante s'enflammer une dernière fois dans l'exubérance du soleil couchant, vous sentirez la paix entrer en vous, et vous aurez l'intime conviction que l'homme est petit auprès de ses créations, et faible, comparé à la nature omniprésente et impérieuse...

André LECLERCQ.

NOTULES

TRADITIONS POPULAIRES

NOTULES

## Où sont les bonnes kermesses d'antan?

**A**MIS lecteurs, vous plairait-il que nous parlions un peu folklore dont une manifestation particulièrement fidèle et savoureuse se retrouve dans les kermesses d'autrefois.

J'entends par kermesses, ces fêtes qui se situent chaque année dans les villes comme dans les plus petits bourgs, à date fixe, lors de la célébration de la fête du Saint qui patronne la cité ou le village ou bien à l'occasion d'un fait important qui marque l'histoire locale. Remarquons que la substitution du terme foire à celui de kermesse n'est pas heureuse, une foire étant le plus souvent un grand marché public se tenant également à des époques fixes.

La kermesse, ce mot magique, enfièvrerait toute la cité. Dans les habitations particulières, tout était bouchonné, nettoyé, repeint. Des repas pantagruéliques étaient préparés; chaque famille se faisait, en effet, un point d'honneur de recevoir ses parents et alliés, domiciliés dans d'autres localités, l'on allait mettre les petits plats dans les grands. Que de joyeuses agapes en perspective.

Mais où le folklore se manifestait d'une façon plus tangible, c'est dans les manifestations extérieures — cortèges — ommegangs et les kermesses en plein air avec le matériel forain.

De telles kermesses faisaient date dans l'existence humaine. Songeons qu'à l'époque, nos prédécesseurs privés le plus souvent de moyens de communications aisées se trouvaient cloisonnés dans leur contrée et ne disposaient que de quelques rares distractions. Aussi les kermesses locales constituaient-elles une détente, une liesse sans pareille que plusieurs de nos peintres anciens voire modernes ont heureusement illustrées.

Ces manifestations populaires ont perdu actuellement de leur importance. L'homme bénéficie, en effet, de trop de distractions pour attacher encore une grande importance à ces fêtes locales qui, pourtant, avaient bien du charme. Les déplacements faciles, — ce qui provoque une véritable bougeotte populaire, — le cinéma, la radio et la T.V. ont certes contribué à tuer les kermesses d'antan.

Retrempions-nous néanmoins, amis lecteurs, dans le passé, celui d'une bonne dizaine de lustres et, en pensée, faisons une promenade à l'importante kermesse que connut Bruxelles à la fin du siècle dernier.

Enfant, avide de tout voir, j'y étais mené chaque année. Sous aucun prétexte une telle visite n'aurait été supprimée. C'eût été, pour tout Bruxellois une sorte de crime de lèse communauté, difficilement justifiable. Ce « pèlerinage » à la kermesse de Bruxelles était considéré à l'époque comme une sorte de devoir civique et ceci explique la très grande foule qui défilait chaque jour et surtout les dimanches, pendant plus d'un mois, sur le boulevard de petite ceinture qui s'étend de la Porte de Hal à la Porte de Ninove.

Généralement, l'ouverture de cette kermesse était gratifiée d'une copieuse averse que le public bon enfant intitulait de « drache nationale »; ce fait n'empêchait nullement les édiles bruxellois, ainsi que les citoyens de la bonne ville de participer au « vernissage » de cette manifestation populaire.

Inutile de dire que cette kermesse ressemblait de loin à celle considérablement réduite que nous con-

naissions de nos jours; bon nombre d'attractions d'antan ont hélas disparu, tuées par le progrès insatiable.

Il me souvient que la porte de Hal constituait le rassemblement des « meulekens » et des petites baraques foraines. Ces « meulekens » que l'on traduit en français par le terme plus ou moins impropre de « petits moulins » se distinguaient par leur petitesse et leur aspect plutôt minable. Pourtant ils faisaient la joie des gosses du quartier voisin des Marolles, qui les avaient intitulés d'ailleurs du sobriquet de « luizemeulekens » (petits carrousels pour poux!). Ne nous attardons pas sur l'étymologie de cette appellation, nous y perdrons certainement notre latin.

Aucun moyen de locomotion n'était prévu, seuls quelques gamins, les « ketjes », agréés au préalable par le ou la préposée, se voyaient investis de l'importante mission de pousser le pauvre petit « moulin » de l'intérieur à grands renforts de bras et de jambes. Après l'injonction donnée le plus souvent, par une vigaro moustachue et mammelée: « Stoempe », ce qui veut dire « pousser », les gosses se mettaient à trotter. Lorsque la vitesse était devenue suffisante, la matrone ouvrant une grande bouche édentée hurlait:

« Inhave », ce qui voulait dire en néerlandais inhouden et en français, freiner. Après l'injonction: « Opzitte », les ketjes moteurs avaient l'autorisation de s'asseoir sur le plancher tournant ou à son défaut sur des barres de l'engin jusqu'à l'arrêt complet.

Un poteau placé en dehors, mais à la portée des enfants, juchés sur les petits chevaux de bois, était muni d'une tige horizontale mobile au bout de laquelle pendait une boule en bois ouverte d'une encoche dans laquelle se trouvait plus ou moins coincée une fiche métallique munie d'un anneau. La possession de cette fiche que l'on devait tirer de son encoche au cours de la course valait à son heureux propriétaire passer une course gratuite.

Notons que le prix de la course était de deux centimes représenté par une pièce de cuivre sur laquelle se trouvait gravé un lion Belgique dans le genre de celui qui se trouve sur le barrage de la Gilleppe, mais tenant entre ses deux pattes un écu (ne perdons pas de vue qu'il s'agissait de deux centimes-or). La joie et l'exubérance qui régnaient dans ce milieu étaient inimaginables et il me souvient avoir assisté à une scène particulièrement comique. Parmi ces gosses plutôt déguenillés qui actionnaient ces petits « meulekens », s'était fourvoyé on ne sait à la suite de quel miracle, un gamin revêtu de son costume de « première communion » (uniforme d'Eton, longs pantalons, faux col amidonné et haut de forme). La griserie de cette mission de ketje-moteur avait-elle dominé le plaisir d'arborer son beau costume de « première communion » (uniforme moment donné, la maman du gosse, prévenue vraisemblablement par une amie qui lui voulait du bien, vint extraire son rejeton de ce nuage de poussière dans lequel il évoluait depuis un certain temps déjà, tel un bagnard benévole. Inutile d'insister sur l'état des vêtements et du chapeau haut de forme, ainsi des vêtements et du chapeau haut de forme, ainsi que sur la correction qui suivit cette initiative malencontreuse. Ce fut une « rammeling », terme repris dans le vocabulaire des ketjes.

(A suivre.)

J. VERSPECHT.



## Le maintien « in situ » de la chapelle de Nassau

Les nouveaux plans élaborés par l'architecte M. R. Delers pour le maintien « in situ » de la chapelle de Nassau dans le complexe de l'Albertine, n'attendent plus que la signature du ministre des travaux publics.

Pour dissimuler les murs de l'ancienne chapelle, qui n'a jamais été un édifice indépendant lorsqu'elle se trouvait à front de l'impasse qui portait de l'ancienne Montagne-de-la-Cour et qui, de ce fait, ne possède pas réellement de façade monumentale, le projet prévoit un péristyle à hautes colonnes qui fait saillie par rapport aux grandes façades de l'Albertine.

La solution préconisée a reçu l'approbation de plusieurs archéologues du Fonds Albert Ier et de l'administration centrale.

Seule manque la signature ministérielle au bas du document.

Beaucoup de temps déjà a été perdu et il faudra travailler d'arrache-pied pour que soit effectuée, en temps utile, cette réalisation.

## Marionnettes d'hier et d'aujourd'hui

La remarquable exposition consacrée aux marionnettes polonaises et aux marionnettes belges d'hier et d'aujourd'hui restera ouverte jusqu'au 10 octobre à la Maison des Arts de Schaerbeek.

L'ensemble des pièces exposées comprend deux parties distinctes : la première constitue une très attrayante synthèse des réalisations des principaux théâtres de marionnettes en Pologne, tels le célèbre théâtre Lalka, le théâtre Groteska, le Gulliver, etc., et réunit tous les genres de poupées utilisées dans les différentes techniques (poupées pour enfants, poupées pour spectacles d'adultes, etc.). Cette partie de l'exposition a été montrée pour la première fois à Varsovie en 1962 à l'occasion du 8<sup>e</sup> congrès de l'Union internationale des Marionnettes et a été acheminée vers la Maison des Arts après un séjour de trois mois au Bethnal Green Museum de Londres.

Quant à la seconde partie, consacrée aux marionnettes belges d'hier et d'aujourd'hui, elle rassemble les poupées des principaux théâtres du pays (Anvers, Liège, Verviers, Tournai, Mons, Gand, Bruxelles) et on y revêt avec plaisir les noms que les amateurs connaissent bien : Cœurs de Bois, Péruchet, Théâtre de l'Enfance, Fanchonnet, Colibri, Théâtre Coop de Charleroi, Triboulet, Fantasia Poppenspel, Knic et Knoc, Maggie, etc., sans oublier bien entendu le Théâtre de Toone dignement représenté grâce au jeune groupement des Amis de Toone.

## Ronde de nuit 1963

Le Club de la Publicité de Bruxelles vous convie à la 2<sup>e</sup> Ronde de Nuit qu'il organise dans l'agglomération bruxelloise, le samedi 19 octobre 1963, de 19 à 22 h, pour le monde de la Publicité.

Cette Ronde de Nuit se déroulera sous forme d'un jeu inspiré du rallye automobile touristique. Il faudra vous munir d'une voiture, d'une petite lampe de poche, de beaucoup d'astuce et d'un plan de Bruxelles.

Il ne s'agit nullement d'une compétition sportive et le minicar partira à chances égales avec la voiture grand-sport.

Inscriptions avant le 7 octobre : 20, place Philippe Werrie; tél. : 25.87.50.

## Les activités du Centre de Diffusion du Cinéma

Le Centre de Diffusion du Cinéma placé sous le patronage de la Province de Brabant, a mis sur pied, pour la saison 1963-64, un programme de six séances de montage :

1. Le Western, présenté par Christian Wouters;
2. Le Burlesque, par Philippe Dautricourt;
3. Cinéma polonais, par Robert Malengreau;
4. Le Cinéma d'Animation, par Jean-François Mostert;
5. La Caméra était là, par André Piroux;
6. Le Cinéma des Francs-Tireurs, par Philippe Dautricourt et Robert Malengreau

Ces 6 séances de montage seront données tant à Bruxelles qu'en province, les lieux et dates seront communiqués localement.

Le cours d'initiation à la photographie qui débutera le 15 octobre, comprendra une série de 20 leçons d'une durée approximative de 90 minutes chacune. Il sera donné au 320, chaussée de Vleurgat, à Bruxelles, à raison d'une par semaine (le mardi).

Le programme prévoit également un séminaire d'étude où seront abordés différents thèmes relatifs au cinéma contemporain, ainsi qu'une exposition itinérante.

Une grande exposition à Bruxelles.

## « Le siècle de Bruegel »

L'exposition organisée à Bruxelles sous le titre « Le Siècle de Bruegel — La Peinture en Belgique au XVI<sup>e</sup> siècle », constitue un des grands événements de la vie artistique en Europe. Elle vient à point pour combler une lacune : la peinture flamande du XVI<sup>e</sup> siècle — à l'exception de l'art de Bruegel — est presque inconnue du grand public.

La Belgique a été de tous temps — ainsi que l'Italie — la plus grande pépinière de peintres de l'Europe. La peinture flamande jouit dans le monde entier, et spécialement aux Etats-Unis, d'une grande renommée; le public cultivé connaît et admire les « primitifs flamands » du XV<sup>e</sup> siècle (van Eyck, Memling) et le grand art « baroque » du XVII<sup>e</sup> siècle (Rubens, van Dyck). Mais entre ces deux périodes glorieuses, le XVI<sup>e</sup> siècle est presque ignoré de tous, exception faite de l'art de Bruegel. Le grand public ignore généralement les noms d'artistes tels que Metsys, Gossart, Van Cleve, van Orley, Patenier, Bles, Lombard, van Reymswaele, Pourbus, Aerssen, Coecke, De Beuckelaer, De Hemessen et tant d'autres qui sont cependant des peintres de très grande valeur. Cette ignorance a pour origine le manque d'information : rareté des livres et surtout, rareté des expositions pour cette période. En fait jusqu'à ce jour, on n'a pas encore organisé une grande exposition internationale uniquement consacrée à cette peinture flamande du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est le but de l'exposition qui s'est ouverte à Bruxelles, le 27 septembre, aux Musées Royaux des Beaux-Arts, et qui ne ferme ses portes que le 26 novembre.

Cette exposition est une véritable révélation : elle montre qu'en dépit de son infinie diversité, la peinture en Belgique au XVI<sup>e</sup> siècle présente une unité fondamentale et des qualités essentielles de bon métier, de splendeur de la couleur et d'une richesse d'invention plus grande certainement qu'à toute autre époque.

L'intérêt suscité par l'exposition de Bruxelles est si vif que presque tous les

Musées sollicités ont accepté d'y collaborer par des prêts importants. Les collectionneurs privés ont fait de même. L'exposition n'est pas limitée à la peinture : elle comporte une très importante section de dessins et surtout de gravures. On y trouve aussi de la sculpture, des tapisseries, de l'orfèvrerie et des arts décoratifs.

## Statistiques touristiques belges

Le dernier bulletin publié par l'Institut national des statistiques de Belgique, fournit de très précieuses indications concernant le tourisme en Belgique.

On y apprend notamment que, de mars 1962 à mars 1963, il y a eu en Belgique plus de 17.400.000 nuitées, dont plus de 11.800.000 au littoral, plus de 2.600.000 dans les villes d'art, près de 1.900.000 en Ardenne et Meuse, 477.000 en Campine et 702.000 dans d'autres communes touristiques.

Dans ce tableau, les Belges figurent avec un nombre de nuitées de plus de 13 millions, les Français avec un peu plus d'un million, les Hollandais avec un peu plus de 450.000 nuitées, les Anglais avec plus de 1.163.000. Les Allemands avec 523.000 et les Américains avec plus de 296.000.

A propos de statistiques touristiques, signalons que la campagne « Vacances en juin » a suscité en 1962, une augmentation de fréquentation de 38 % par rapport à 1959, soit en plus : 225.695 nuitées d'étrangers.

## Au Cercle d'art théâtral : Royal Euterpe

Le premier spectacle de la saison aura lieu le samedi 26 octobre 1963, à 20 heures précises, au Théâtre Patria, rue du Marais, Bruxelles.

Au programme : « Les 10 petits nègres », pièce en trois actes d'Agatha Christie.

Le prix des places pour ce Gala est fixé comme suit : Fauteuils 1<sup>re</sup> série : 50 F; 2<sup>e</sup> série : 35 F; mezzanines : 40 F; balcon : 20 F.

Les membres de la Fédération touristique et leur famille pourront — sur présentation de leur carte — disposer de places moyennant un droit de 25 F aux fauteuils et 10 F au balcon.

Places numérotées : M. J. Louvois, rue au Beurre, 39, Bruxelles, entre 11 h et 12 h 30, à partir du 7 octobre; tél. : 11.06.79.

## Echos de nos S.I.

### TIRLEMONT

Grâce à l'intervention financière de la Fédération Touristique du Brabant dans les frais entraînés par l'équipement touristique, il a été possible de placer :

- 1) des flèches indicatrices guidant vers les maisons van Ranst, l'église des Dominicains (ancien béguinage), le tunnel gallo-romain, et N.-D. de Pierre (ancienne chapelle Saint-Maur);
- 2) des panneaux en aluminium anodisé, impression lettres noires (0,35 x 0,50), informant le touriste sur les principales caractéristiques (en néerlandais, français, anglais, allemand) des monuments ou maisons suivants : Hôtel de Ville, N.-D. au Lac, Justine Beauduin (ancien plat d'étain), Convent de Paix, (anc. halle au drap), Convent de Cabbeek actuelle clinique du Sacré-Cœur), maisons van Ranst, Saint-Germain, ancienne église du béguinage, Nécropole (anc. église Saint-Pierre), chapelle de N.-D. de Pierre (ancien nement Saint-Maur).

Les touristes les plus pressés ne perdront pas leur temps.

# CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

## OCTOBRE

- 1 ETTERBEEK : « Salon d'automne », exposition de peinture, sculpture, gravure et métiers d'art (16, rue Joseph Buedts — Pendant toute la quinzaine).
- BRUXELLES : Exposition « Le Siècle de Bruegel. — La Peinture en Belgique au XVI<sup>e</sup> siècle », aux Musées royaux des Beaux-Arts. (Depuis le 27 septembre jusqu'au 26 novembre.)
- 4 BRUXELLES : Place du Jeu de Balle, à 10 h 30, traditionnelle bénédiction des animaux, par le curé de la paroisse.
- 6 GRIMBERGEN : Concert de carillon, par M. Feyen (19 à 20 heures), ainsi que tous les autres dimanches du mois.
- HAL : Grand tour de Notre-Dame de Hal (à 14 heures). Le parcours effectué est de  $\pm$  8 km.
- 9 BRUXELLES (Centre international Rogier) : Salon de l'Elégance Féminine.
- 12 BRUXELLES : Cathédrale St-Michel (20<sup>e</sup> anniversaire de la Maîtrise Sainte-Gudule).

« Messe du couronnement » (Mozart) et « Dettingen Te Deum » (Haendel), par la Chorale de Wolfsburg (Allemagne).

SCHAERBEEK : Foire d'hiver (Dailly - Bienfaiteurs).

- 12-27 BRUXELLES : 34<sup>e</sup> Salon de l'Alimentation et des Arts ménagers.
- 13 BRUXELLES : « Les Amis du Rail ». — Reportage de René Briade sur « La Corse, île de lumière, au passé et au présent » (38, chaussée de Louvain, à 10 heures).
- 17 BRUXELLES (Centre international Rogier) : Salon de l'Autriche.
- 20 WAVRE : Concours national de labours et Gymkhana pour tracteurs.

Sur les terres de l'Ecole d'Agriculture, route de Bruxelles).

BRUXELLES : « Les Amis du Rail ». — (38, chaussée de Louvain, 10 heures) « La Sicile, sa beauté, ses problèmes », par P. Willemart.

- 24-31 BRUXELLES : 13<sup>e</sup> Semaine internationale du Film de Tourisme et de Folklore (Palais des Congrès).

- 27 MEISE : Concert de carillon, par J. Rotiers à 11 heures (Christ-Roi).
- BRUXELLES : « Les Amis du Rail ». — (38, chaussée de Louvain, 10 heures) « La baie de Naples et ses villes ressuscitées » par Gilbert Lauwens.



Montaigu : La Procession aux chandelles.

## NOVEMBRE

- 1 DANS TOUTE LA PROVINCE : Hommage solennel aux victimes militaires et civiles des deux guerres.
- MEISE : Concert de carillon, par J. Ritters, à 11 heures (Fête de tous les saints).
- BRUXELLES : Exposition « Le Siècle de Bruegel. — La peinture en Belgique au XVI<sup>e</sup> siècle, aux Musées royaux des Beaux-Arts (jusqu'au 26 novembre).
- 3 Tervuren : Fête de Saint-Hubert. Messe en plein air, bénédiction des chevaux et des chiens, à la chapelle Saint-Hubert.
- BRUXELLES : Messe solennelle de Saint-Hubert et bénédiction des pains à l'église Notre-Dame du Sablon.
- MONTAIGU : Procession aux chandelles.
- NIVELLES : Concours de mangeurs de « Tarte al'djote (spécialité nivelloise).



- 9 BRUXELLES : Cathédrale St-Michel.  
« Requiem » (Fauré) et « Deutsches Requiem » (Brahms), par « les Chanteurs de St-Eustache » et l'orchestre Lamoureux - Paris.  
SCHAERBEEK (Lehon Attractions) : Marché annuel, concours élégance, foire d'hiver.  
BRUXELLES (Centre international Rogier) : Salon de l'Equipeement médical.
- 10 BRUXELLES : Cathédrale St-Michel.  
« Missa Papae Marcelli » (Palestrina), par « Les Chanteurs de St-Eustache ».  
BRUXELLES : « Les Amis du Rail ». — « Zig-Zags à travers le Proche-Orient », par P. Demeuse (rue Marché-aux-Herbes-Potagères, 89, 10 heures).
- 11 DANS TOUTE LA PROVINCE : Commémoration de l'armistice (11 heures).  
GRIMBERGEN : Concert de carillon, par M. Feyen (19 à 20 heures).  
MEISE : Concert de carillon à l'occasion de l'armistice et de la Saint-Martin (11 h.).
- 15 GRIMBERGEN : Concert de carillon (19 à 20 heures). Fête de la dynastie.  
MEISE : Concert de carillon (11 heures). Fête de la dynastie.
- 17-18 GANSHOREN : Fêtes de la Saint-Martin. Cortège folklorique.
- 21 MEISE : Concert de carillon (19 heures). Fête Ste-Cécile.
- 22 GRIMBERGEN : Concert de carillon (19 à 20 heures). Fête Ste-Cécile.

- 23 ETTERBEEK : Spectacle de Marionnettes pour les enfants des écoles (14 à 16 heures).  
BRUXELLES (Centre international Rogier) : Baby-Salon.
- 30 TIRLEMONT : Bal du bourgmestre (21 h.).

#### DECEMBRE

- 1 MEISE : Pèlerinage des forgerons et propriétaires de tracteurs à la chapelle Saint-Eloi (Hasseltberg). Bénédiction des chevaux.
- 7 ETTERBEEK : Gala de clôture des festivités publiques (rue Joseph Buedts).
- 24 DANS LES GRANDES ABBAYES : Messe de Minuit.  
DANS LES GRANDS CENTRES : Féeries de Noël et illuminations.

#### JANVIER 1964

- 6 UN PEU PARTOUT : Cortège des Rois Mages.
- 27 GAMMERAGES : Fête folklorique à l'occasion de la Saint-Paul (cette coutume remonte à l'année 1382).

#### UN SITE CLASSÉ

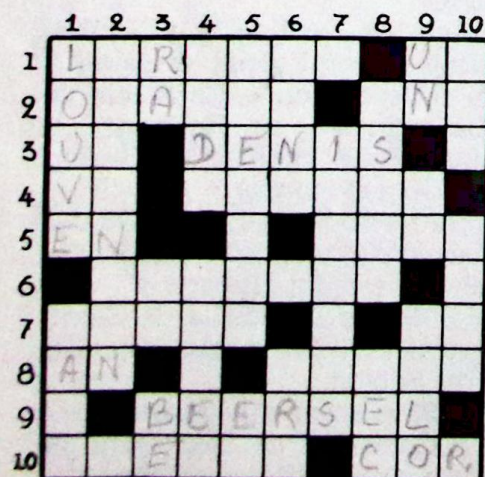
Le domaine Solvay à La Hulpe, propriété de M. Solvay-Graux Ernest-John, est classé comme site, en raison de sa valeur esthétique.

## NOS MOTS CROISÉS

### PROBLEME N° 45

#### HORIZONTALEMENT

1. Village agricole du Brabant wallon qui possède un château-ferme du XVIIe siècle, restauré en 1958. Lieu-dit à Anderlecht.

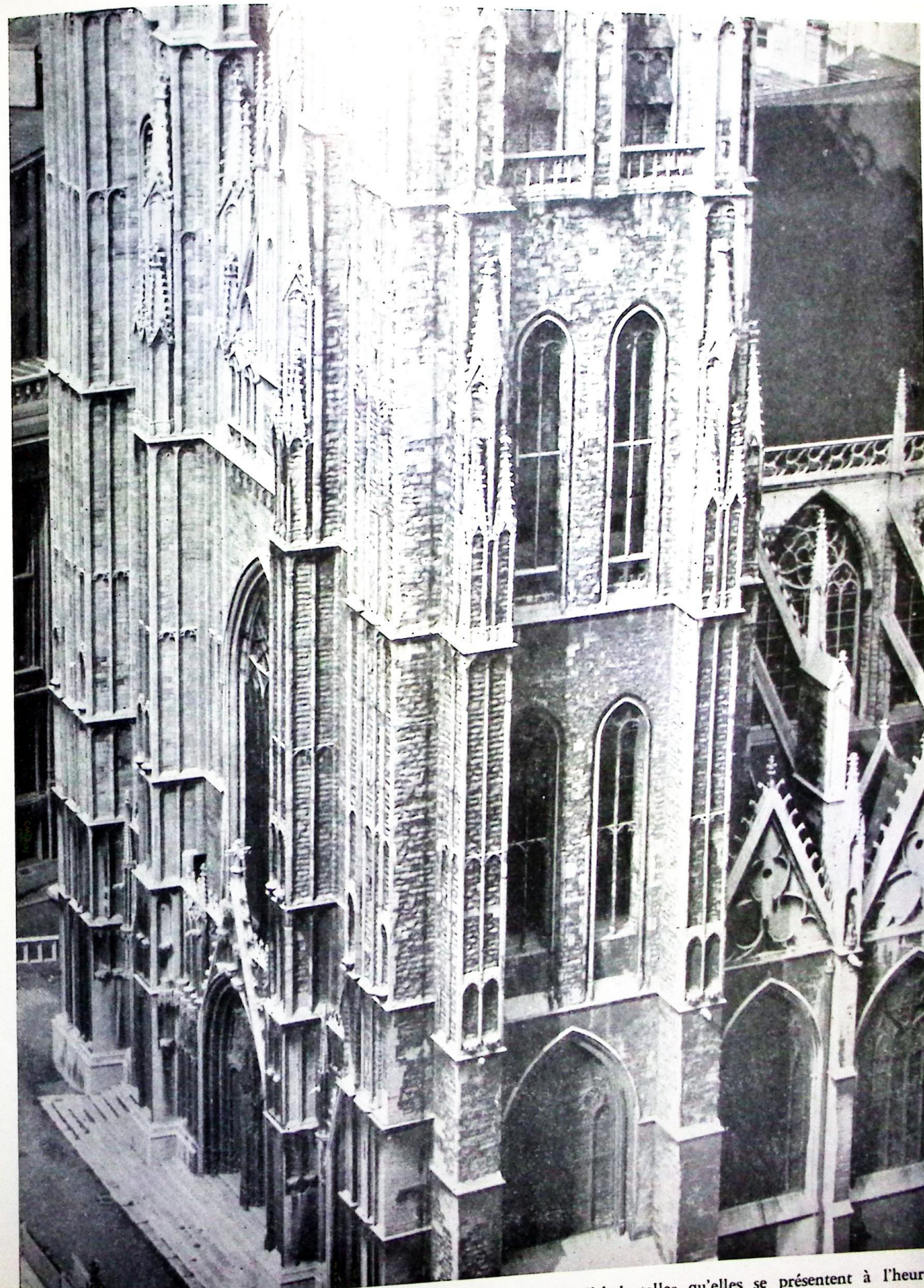


2. Nom donné à une des maisons de la Grand-Place de Bruxelles, faisant face à l'Hôtel de Ville. Hameau brabançon près de Gossoncourt, qui possède un château.
3. Conjonction. Patron de Forest.
4. Négation. Personnage des Mille et Une Nuits.
5. Dans. Roi de Norvège.
6. Lieu-dit sur la route Bruxelles-Paris, jusqu'où s'étend la commune de Rebecq.
7. Une des Moluques. Possessif.
8. Année. Maire du palais d'Austrasie qui eut une villa à Nivelles.
9. Commune du Brabant où figure un splendide château féodal dans lequel sont offertes, en été, des représentations théâtrales.
10. Ville d'Italie. Celui dont saint Hubert se servit est exposé à l'église de Tervuren.

#### VERTICALEMENT

1. Une des maisons de la Grand-Place de Bruxelles. Petite rivière du Brabant traversant les ruines du château de La Motte.
2. Commune du Brabant située à l'ouest de Leerbeek.
3. Coup sur le tambour. Fin de verbe. La moitié d'un tout petit enfant.

#### SOLUTION DU N° 44



Une vue fouillée des impressionnantes tours de la Cathédrale Saint-Michel, telles qu'elles se présentent à l'heure actuelle. L'excellente restauration de la tour gauche a de quoi rendre jalouse sa consœur de droite !...  
(Photo : Marcel Hombroeck.)





Nettoyé, bouchonné, le palladium de nos libertés communales, plus que jamais plein de force, de vigueur, de beauté, voire d'autorité, émerge littéralement des constructions qui l'enserrent.

(Photo : Marcel Hombroeck.)